

# LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 SEPTEMBRE 1995

TRUFO MISTO

## Pennac: le doute nom dé Diou

LE DEVOIR

Daniel Pennac, l'auteur de *Monsieur Malaussène*, le metteur en scène de *La Fée carabine*, le compositeur de *La Petite Marchande de prose*, est tombé en littérature pour avoir fait de la résistance et fréquenté qui? Personne, nom de Dieu! Alors quoi? Le doute, nom dé Diou.

Pour avoir fréquenté le doute qui est le frère d'armes du scepticisme, bien évidemment et non pas bien naturellement. Parce que le doute naturellement est un hiatus philosophique. Cela va de soi. Encore que...

Bon. Chronologiquement comme au ras des pâquerettes, il faut dire ou signaler que la résistance a précédé le doute. Les deux, la résistance et le doute, ont un dénominateur commun, un lieu commun à ne pas mélanger avec le lieu commun qui se confond avec poncif. De quel lieu s'agit-il? L'école. C'est à l'école que Pennac a fait de la résistance, c'est à l'école qu'il a rencontré le doute.

Lorsqu'il était écolier, le Pennac était un mauvais élève. C'est lui, lui qui aujourd'hui enseigne dans un lycée de la région parisienne, qui nous a confié cela cette semaine. De la 6<sup>e</sup> à la seconde, autrement dit tout au long du secondaire, «j'étais un mauvais élève».

Faut remarquer que c'était dans la France des années 50. Autrement dit une France où les interdits étaient si nombreux qu'ils contraignaient les libertés. Imaginez, c'était l'époque où la jeunesse mâle s'émouvait à chaque apparition de Françoise Arnoul dans le *Fruit défendu*. C'était également l'époque de la guerre d'Algérie. Bref, il y avait de quoi renfermer en résistance.

D'autant plus dans le cas de Pennac qu'il était pensionnaire. «Pendant six ans j'ai été pensionnaire à une époque où on rentrait chez soi une fois par trimestre. C'était également l'époque où la lecture était interdite en-dehors des heures prévues pour l'étude. Par exemple, on n'avait pas le droit de lire dans le dortoir. Je lisais en cachette. Dickens, Tchekov, Stevenson, tous les écrivains britanniques, tous les écrivains russes... C'était de la littérature clandestine, la meilleure qui soit. C'était la base de ma culture. Et j'étais un mauvais élève.»

Jusqu'en seconde, autrement dit jusqu'en secondaire V, il était hors des rangs. Il faisait des pas de deux lorsqu'on imposait des pas de trois. Il était en-dehors. Il était hors sujet. Non pas parce qu'il avait la fibre contestataire mais bien parce qu'il était un rêveur.

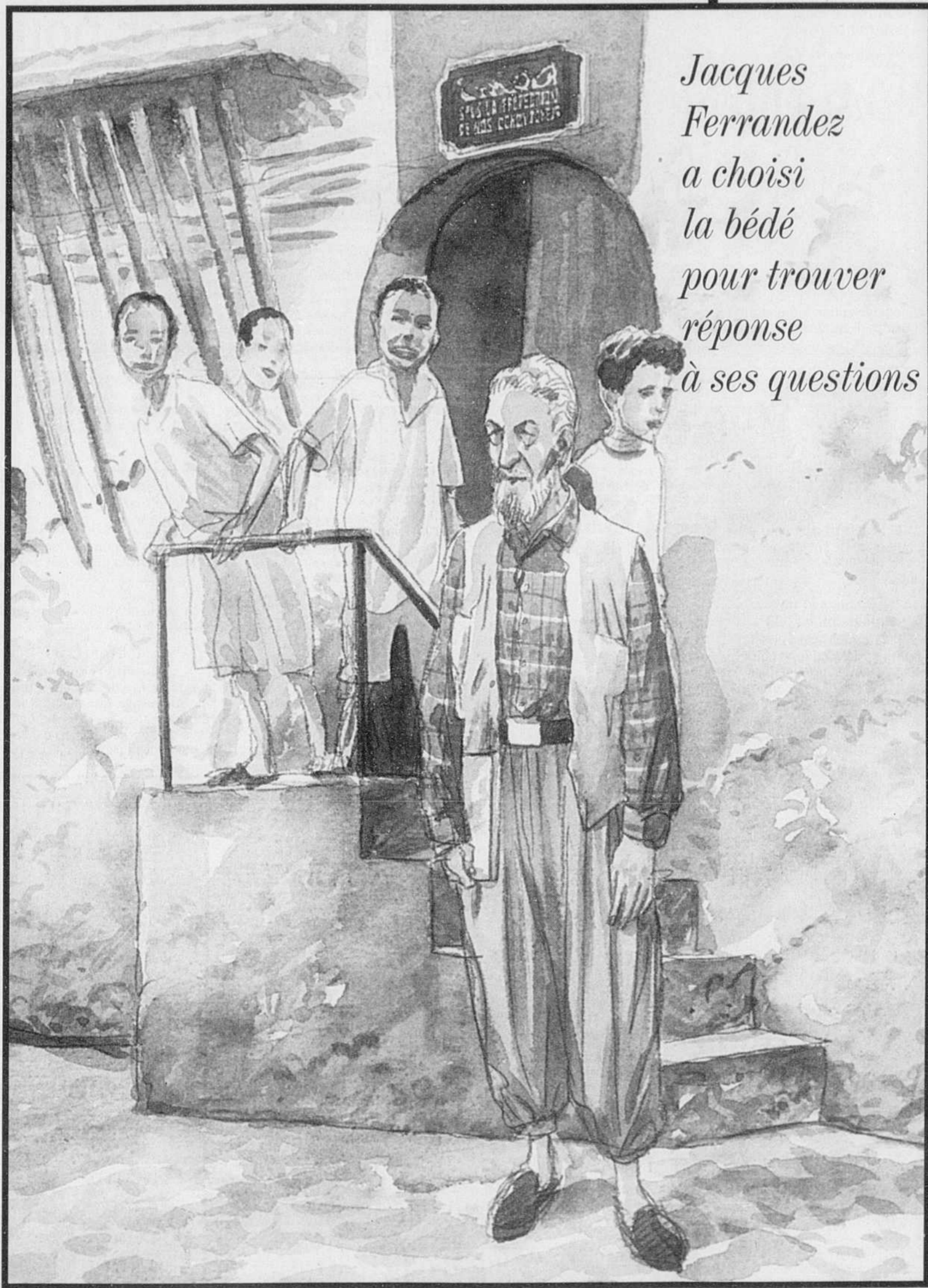
Puis il y a eu la chance. Un coup de chance. Un de ces coups avec lesquels il faut toujours compter. Un prof de philo qui avait davantage l'allure d'un «joueur de pétanque débonnaire» que l'allure compassée que l'on prête, souvent à tort d'ailleurs, aux profs de philo.

«Il était très effacé. Il était très ironique. Il avait une réelle parole. Il avait une indépendance d'esprit incroyable. Il était d'une grande finesse d'esprit. Mais surtout, il était



Daniel Pennac

## À la recherche du rêve perdu



Jacques Ferrandez a choisi la bédé pour trouver réponse à ses questions

DANIELLE LAURIN

Jacques Ferrandez avance dans la vie avec un gros point d'interrogation au-dessus de sa tête. Comme Tintin devant un mystère à résoudre. Pour trouver réponse à ses questions, à commencer par celle de ses origines, il a choisi la bédé.

Fils de pied-noir né à Alger en pleine insurrection, il a grandi à Nice, dans la fascination de son pays d'origine, au rythme des récits colorés et parfumés de son père, mais aussi de son grand-père, dont le propre père était chef de gare dans le Sud oranais. Il a voulu en savoir plus, comprendre d'où il venait, comprendre quels rêves, quelles passions habitaient ses ancêtres. Aussi a-t-il entrepris il y a huit ans ses *Carnets d'Orient*: cinq bandes dessinées dans la plus pure tradition d'Hergé, à cette différence près qu'elles sont destinées à un public adulte, et qui vont des débuts de la colonisation française en Algérie (vers 1830) jusqu'aux années précédant la guerre (vers 1950).

Inspirées en outre des toiles et des carnets de peintres orientalistes, nourries aussi par l'œuvre de romanciers comme Flaubert et Maupassant, sans compter les références puisées dans les rapports militaires et la presse de l'époque, ses bédés prennent l'allure d'une fresque, d'un grand roman historique illustré. Jacques Ferrandez, collé au réel, y montre et y démonte, de l'intérieur, la grande et les petites histoires entrecroisées, luttes sanglantes comprises, qui ont fait l'Algérie d'aujourd'hui.

«J'ai essayé de comprendre comment les choses avaient pu se mettre en place, avec l'intention, toujours, de me référer à la mentalité de chaque époque. Ce serait une erreur de poser un regard sur l'Algérie du temps de la conquête et de la période précédant la guerre avec l'œil qu'on peut avoir aujourd'hui grâce au recul de l'histoire et à l'évolution des valeurs.»

Pour ce pied-noir, la difficulté consistait à sortir de l'oubli, avec ses contradictions et ses paradoxes, la période française de l'Algérie sur laquelle les Français comme les Algériens posent selon lui un regard biaisé, quand ils ne sont pas carrément frappés d'amnésie volontaire.

«Je me suis rendu compte que les Français qui se retrouvaient en Algérie au siècle dernier avaient un certain nombre de valeurs qui ont tourné cours au XX<sup>e</sup> siècle. Les gens qui partageaient ces valeurs, telles l'esprit

VOIR PAGE D2: FERRANDEZ

VOIR PAGE D2: PENNAC



LE SYNDICALISME  
État des lieux  
et enjeux  
Mona-Josée Gagnon



L'ANGLE MORT  
DE LA  
GESTION  
Laurent Laplante



VIE PRIVÉE ET  
DÉMOCRATIE À L'ÈRE DE  
L'INFORMATIQUE  
Michel Venne

### DIAGNOSTIC

Des petits livres  
qui en disent long...  
14,95 \$

INRS-Culture et Société (IQRC)  
Tél.: (418) 694-6400  
Distributeur: UNIVERS  
Tél.: (418) 831-7474  
ou 1-800-859-7474  
Télex.: (418) 831-4021



LA QUESTION  
DU QUÉBEC  
ANGLAIS  
Gary Caldwell



LA QUALITÉ DE LA LANGUE  
AU QUÉBEC  
Hélène Cajolot-Laganière  
et Pierre Martel



# LIVRES

## FERRANDEZ

Boucler la boucle de l'histoire de l'Algérie française

SUITE DE LA PAGE D1

pionnier, ou les bienfaits de la colonisation, n'ont pas, à tort ou à raison, compris pourquoi, du jour au lendemain, elles devenaient obsolètes, et pourquoi ils se prenaient de plein fouet cet espèce de vent d'histoire qui brusquement s'est mis à tourner. Si on regarde tout ça avec l'œil du vingtième siècle, on ne comprend rien, on se dit: mais pourquoi ils ont fait ça, les gens étaient déguêlés à l'époque, c'étaient des salauds, des infâmes colonialistes. Mais à l'époque, le fait colonial était accepté, il allait de soi au XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut remettre tout ça en perspective pour mieux comprendre la situation. C'est ce que j'ai voulu faire.

Le premier carnet de Ferrandez raconte l'arrivée du peintre Joseph Constant en Algérie au début de la conquête. Dans le cinquième tome qui vient tout juste de paraître, *Le Cimetière des princesses*, Marianne, une jeune artiste pied-noir, part, cent vingt ans plus tard, sur les traces de ce peintre. Une façon pour Jacques

Ferrandez de boucler la boucle de sa propre quête.

«La quête du personnage de Marianne dans *Le Cimetière des princesses*, c'est ma façon de me mettre en scène moi-même avec cette recherche de là d'où je viens.»

A la fin du *Cimetière des princesses*, toute trace du passage sur terre de Joseph Constant disparaît: ses carnets brûlent dans un accident, la dernière toile portant sa signature est détruite dans un tremblement de terre. Astuce de scénario, mais aussi, une façon de boucler la boucle de l'histoire de l'Algérie française.

«Mon peintre était vraiment un personnage de création, dans le sens où il y a des emprunts à Delacroix, à Fromentin, à d'autres peintres orientalistes connus. Chaque image que j'attribue à mon peintre, qui est présent en filigrane dans les cinq albums, est un clin d'œil à un tableau orientaliste existant. A la fin, je me suis demandé ce qui allait arriver le jour où les gens allaient me demander dans quel musée on peut voir le seul tableau qui reste supposément de Joseph Constant... Je me suis dit

POUR SAVOIR CE QU'EST DEVENU JOSEPH CONSTANT, ALLEZ À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE...



qu'il me fallait donner à mon personnage une existence qui soit cohérente avec le fait de quelqu'un qui a existé mais qui n'a laissé aucune trace.

Surtout, le fait de faire disparaître à la fin toutes ces toiles qui ont pu susciter du rêve et qui ont pu alimenter l'imaginaire des gens à l'époque, c'était de montrer que ça allait s'effondrer dans les années qui vont suivre, puisque c'est effectivement la fin du rêve pour un tas de gens, pour tous les Français qui vivaient là-bas.

Jusqu'à ce qu'il se décide à entreprendre un voyage-pèlerinage sur les traces de ses propres person-

nages, l'Algérie était en quelque sorte encore mythique pour Jacques Ferrandez qui n'avait connu son pays d'origine que bien au chaud dans son berceau.

«Je suis retourné en Algérie il y a deux ans, pour la première fois et sans doute pour la dernière avant longtemps, avec cette volonté de confronter ce que j'avais fait, les images que j'avais produites, avec la réalité. Mais ce qui me fait le plus plaisir, c'est de rencontrer aujourd'hui de vieux pieds-noirs qui ont vécu en Algérie toute leur vie, qui visiblement regardent mes albums avec beaucoup d'émotion, et qui disent: cette lumière, là, ces couleurs, on voit vraiment que vous y avez vécu...»

### Au pays de Pagnol

Jacques Ferrandez vit en Provence, le pays de Pagnol. Il travaille d'ailleurs à mettre en bédé *Jean de Florette* et *Manon des sources*. Pas de lien direct avec l'Orient, si ce n'est la Méditerranée... Le bédésiste n'exclut pas l'idée de faire une bédé dans quelques années, une fois son épo-

pée Pagnol terminée, sur l'effondrement du rêve algérien et sur les années de guerre (1954-1962). Mais mettre en images l'Algérie d'aujourd'hui ne lui effleure même pas l'esprit.

«Indépendamment des questions du risque que ça peut représenter éventuellement de déplaire à l'une ou l'autre des factions présentes, il y a la question du sujet lui-même qui est en perpétuel mouvement. L'histoire s'écrit tous les jours là-bas, avec ses rebondissements, sa désinformation, sa manipulation... C'est une situation tellement absurde, chaotique. Je ne comprends rien à ce qui se passe aujourd'hui en Algérie.»

Le gros point d'interrogation au-dessus de la tête de Jacques Ferrandez n'est pas prêt de disparaître... Mais question de souffler un peu et de ne pas crouler sous le poids de ses questions, l'émule d'Hergé, qui est aussi jazzman à ses heures, pousse à l'occasion quelques logorrhées de notes improvisées avec sa formation, le Mille Sabords Quartet. Une façon pour le bédésiste de sortir de sa bulle.



Daniel Pennac

## PENNAC

Un prof qui questionne la pédagogie

SUITE DE LA PAGE D1

abonné au doute comme d'autres sont abonnés au gaz et à l'électricité. Il faut comprendre qu'il était ainsi, un abonné au doute, à une époque où tout un chacun était abonné à une cause. Je lui dois de ne jamais avoir milité. Je ne me suis jamais mis dans la peau de quelqu'un qui doit suivre un mot d'ordre.

«Grâce à la douce ironie qui l'anime, je me suis mis à écrire. Une espèce de tranquillité s'était installée en moi. Je lui remettais des dissertations de 50 pages. Il m'accordait presque toujours un 19 sur 20 pour les 3 premières pages tout en me signalant: je vous fais confiance pour la suite.»

Le premier livre publié fut un essai anti-militariste. Son père était militaire de carrière, pour ne pas lui porter ombrage, il a modifié son nom de famille. Pennachioni est devenu Pennac. C'était dans les années 70. La décennie du sens. Tout un chacun faisait dans l'essai parce que tout un chacun «prenait le train du sens».

«J'avais écrit cet essai contre le service militaire, histoire de pourfendre les trois mythes qui lui sont liés: le mythe de la maturité, le mythe de la virilité et le mythe de l'égalité.»

Le doute aidant, le train du sens a été abandonné. La volonté de convaincre s'est estompée. Reste tout de même que le prof de français se questionne, questionne la pédagogie. «Officiellement, enseigner consiste à communiquer un savoir dans le tête de l'enfant sans que l'on se préoccupe de la tête de l'enfant. En tant que prof, mon premier souci c'est de réconcilier mes élèves avec eux-mêmes.»

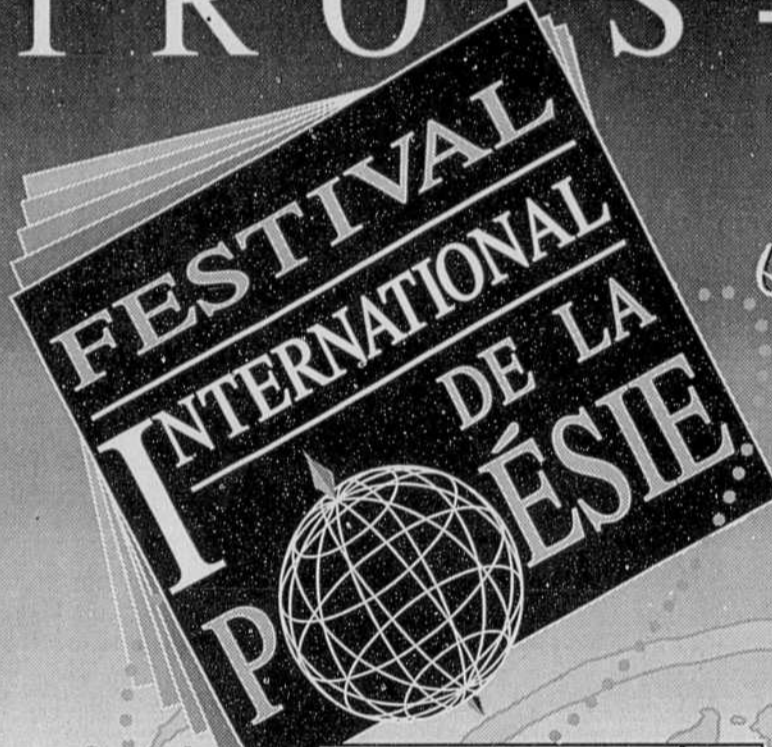
«Pour moi, les mauvais élèves sont des élèves malheureux. C'est l'expression d'un même malheur, soit être sous des regards qui vous dévaluent. Un prof doit évaluer et consoler l'estime de soi.»

Pour ce qui est du français comme de l'enseignement du français, «je suis contre toute réforme de l'orthographe. Il faut que l'on garde tout ce qui sert à rien comme par exemple l'accent circonflexe. Il ne faut surtout pas simplifier. Encore moins aujourd'hui avec l'explosion de l'image. Il y a un danger à ce que la langue devienne une langue binaire sous l'impulsion de l'informatique.»

«Notre relation à la langue française est unique. Nous sommes les seuls à pouvoir circuler dans notre littérature en remontant jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle tout en la comprenant. Les Anglais, les Allemands, les Italiens n'ont pas cette possibilité. C'est un phénomène unique au monde.»

# TROIS-RIVIÈRES

du 01 au 08 oct. 95



66 lieux d'activités  
25 coins du monde  
4 continents  
200 poètes

### ACTIVITÉS tous les jours

76. 12h00: Dîner-poésie. Café Mozart, 324, rue Bonaventure. Réserv. Tél.: (819) 371-1807.

77. 12h00: Dîner-poésie. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame. Réserv. Tél.: (819) 693-1151.

81. 17h00: Apéro-poésie. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure. Tél.: (819) 378-9925.

82. 19h00: Souper-poésie. Restaurant L'Ambiance, 1260, rue Notre-Dame. Réserv.: (819) 376-1270.

115. 19h00: Souper-poésie. Bistro St-Germain, 401, St-Roch. Réserv.: (819) 372-0607.

86. 23h00: Poèmes de nuit. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure. (819) 378-9925.

### Suggestions parmi les 200 activités

#### Dimanche le 01 octobre

60. 11h00: Brunch-poésie. La Société des Écrivains de la Mauricie reçoit André Brochu. Salon Lavolette, Hôtel Delta. Réserv.: Tél.: (819) 371-7789. Prix: 15,00\$ TTC.

68. 13h00-16h00: Poèmes en direct. Création d'une banderole géante de poèmes. Place de l'Hôtel de Ville. ACTIVITÉ FAMILIALE.

#### Mardi le 03 octobre

92. 17h00: OUVERTURE OFFICIELLE DU FESTIVAL. Remise du Grand Prix du Festival International de la Poésie et du Prix Piché de Poésie-Le Sortilège. Lancements des Écrits des Forges, des revues Estuaire, Arcade, Gaz Moutarde, Lèvres urbaines et des livres des poètes invités. Présentation officielle des poètes. Vernissages des expositions de J. L. Herman et C. Girard. TOUS LES POÈTES SONT PRÉSENTS. Centre culturel, 1425, Place de l'Hôtel de Ville.

#### Mercredi le 04 octobre

123. 21h00: Jazz-poésie. La Société des Écrivains de la Mauricie. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame. Tél.: (819) 693-1151.

#### Jeudi le 05 octobre

134. 18h00: Bière et poésie. Dégustation de La Grand Nord (Molson/O'Keefe) et de bières importées (S.A.Q.). Restaurant Le Portofino, 1300, Parc Portuaire. Tél.: (819) 373-1887. Laissez-passer requis.

138. 20h00: Multimédia-poésie. Confluence. Direction: Yves Cadorette. Centre culturel, 1225, Place de l'Hôtel de Ville. Réserv.: (819) 390-9797. Prix: 6,00\$ TTC.

#### Vendredi le 06 octobre

156. 20h30: Spectacle poésie-musique. Incidences. Éditions Le Noroît, avec D. Desautels, H. Dorion, G. Amyot, M. Beaulieu (lu par P. Nepveu), St.-D. Garneau (lu par P.-A. Bourque), M. Uguay (lu par J. Felix). Musique: V. Corradi. Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel de Ville.

#### Samedi le 07 octobre

180. 20h00: GRANDE SOIRÉE DE LA POÉSIE. Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel de Ville. Réserv. Specta, entre 11h00 et 18h00: (819) 380-9797. Avec 30 poètes sur scène. Prix: 6,00\$ TTC.

#### Dimanche le 08 octobre

184. 11h00: Brunch-poésie. Avec T. Renaud, F. Leduc: l'époque du Refus Global et lancement de la revue Le Sabord. Restaurant L'Ambiance, 1260, rue Notre-Dame. Réserv. (819) 375-6223. Prix: 12,00\$ TTC.

193. 21h00: Jazz-poésie. Dernier tour du monde en poésie. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame. Tél.: (819) 683-1151.

### Quelques poètes invités

SERONT PRÉSENTS	D	L	M	J	V	S	D
Amyot Geneviève (Québec)						6	
Baude Jeannine (France)	1	2	3	4	5	6	7
Beausoleil Claude (Québec)	1	2	3	4	5	6	7
Bekri Tahar (Tunisie)	2	3	4	5	6		
Bertrand Claudine (Québec)				4			
Blais Jean-Éthier (Québec)					5	6	7
Blouin Louise (Québec)	1	2	3	4	5	6	7
Borchers Elisabeth (Allemagne)	1	2	3	4	5	6	7
Brochu André (Québec)	1	3	5	6	7	8	
Grand Prix du Festival International de la Poésie-1995							
Brossard Nicole (Québec)				4	5	6	7
Brouillette Marc-André (Québec)						7	8
Prix Desjardins de Poésie-1995							
Chiasson Herménigilde (Acadie)				4	5	6	7
Cholette Mario (Québec)				2			
Cù Huy Càn (Viet Nam)	1	2	3	4	5	6	7
Daoust Jean-Paul (Québec)				4	5	6	7
David Carole (Québec)					6		
Deland Monique (Québec)						7	8
Prix Emile-Nelligan							
Desautels Denise (Québec)					6		
Devault Gilles (Québec)					5	6	7
Dorion Hélène (Québec)					6		
Doyon Paule (Québec)					6		
Dumont Fernand (Québec)						7	
Prix Québec-Paris							
Duval Jean (Québec)					6		
Esquinca Jorge (Mexique)	1	2	3	4	5	6	7
Farkas Endre (Québec)					5		
Fernandez Gerardo (Cuba)	1	2	3	4	5	6	7
Fortin Robert (Ontario)	1	2	3	4			
Friggieri Oliver (Malte)	1	2	3	4	5	6	7
Gaucher Dominique (Québec)				3	4	7	
Prix Piché de Poésie-Le Sortilège-1995							
Gaudet Gérald (Québec)	1			4			
Genovese Alicia (Argentine)	1	2	3	4	5	6	7
Girard Cynthia (Québec)				2	3		
Guimond Daniel (Colombie-Britannique)	1	2	3	4			
Hincé David (Québec)				2			
Huot Jean-Sébastien (Québec)				2			
Joris Pierre (États-Unis)	1	2	3	4	5	6	
Judice Nuno (Portugal)					5	6	7
Juteau Monique (Québec)				4			
Kamanda Kama (Zaire)	1	2	3	4	5	6	7
Koltz Anise (Luxembourg)	1	2	3	4	5	6	7
Latif-Ghallas Mona (Égypte/Québec)					6		
Leblanc Raymond G. (Acadie)					5	6	7
Lettelier-Ruiz Elias (Québec)					5		
Marmol Juan Ramon (San Salvador/Québec)				3	4	5	6
Monette Hélène (Québec)					6		
Monge Jorge (Costa-Rica)	1	2	3	4	5	6	7
Mongrain Serge (Québec)				4			
Moorhead Andrea (États-Unis)	1	2	3				
Nepveu Pierre (Québec)					6		
Oster Pierre (France)						7	
Pelleu Claude (États-Unis)	1	2	3	4	5	6	
Piché Alphonse (Québec)	1	4					
Poupard J-F (Québec)						8	
Pozier Bernard (Québec)	1	2	3	4	5	6	7
Renaud Thérèse (Québec)	1	2	3	4	5	6	7
Roberge Eric (Québec)				2	3	4	5
Rochat Alain (Suisse)	1	2	3	4	5	6	7
Romy André (Belgique)	1	2	3	4	5	6	7
Roy Bruno (Québec)					7		
Royer Jean (Québec)	1	2	3	4			
Savoie Paul (Manitoba)					5	6	7
Spaziani Maria Luisa (Italie)				2	3	4	5
Stephens Ian (Québec)					5		
Tessa Francis (Belgique)	1	2	3	4	5	6	7
Thibodeau Serge-Patrice (Acadie)					5	6	7
Tres Robert (Québec)					5		
Tremblay Clarisse (Québec)					5		
Venaille Franck (France)	1	2	3	4	5	6	7
Villemaire Yolande (Québec)	1	2	3	4	5	6	7
Williamson Patrick (Angleterre)	1	2	3	4	5	6	7
Yirong Cheng (Chine)	1	3	4	5	7	8	

**ACTEL**  
INFORMATION  
Autoroute du FESTIVAL INTERNATIONAL  
1-819-378-1212

Hébergement à prix modiques  
Tél: 1 (819) 379-6208

25 ans de francophonie  
CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC  
Conseil des arts du Canada  
koto-québec  
trois-rivières  
Black  
Développement des ressources humaines Canada  
Région du Québec  
CD 04  
AMÉRICAINS  
ORGANISATION DES ÉTATS AMÉRICAINS  
COGECO  
Télévision  
Les caisses populaires du Trois-Rivières métropolitain  
Société des alcools du Québec

CHEY 94.7 FM  
ROCK • DÉTENTE

Sortilège

Fondation Les Forges inc. Tél.: (819) 379-9813  
Télécopieur: (819) 376-0774

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Samedi 16 septembre de 14 h à 17 h

HÉLENE DORION LANCEMENT

"Sans bord, sans bout du monde" aux éditions de la Différence.

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669 • téléc.: 274-3660

# LIVRES

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

### Cavale à Rio



JACQUES ALLARD

NEGÃO ET DORALICE  
Sergio Kokis, XYZ Éditeur, 1995  
212 pages

Arrivé au terme du récit, j'hésite à fermer le livre. Et je griffonne sur les pages de garde. Elle est déjà finie, la cavale? Je n'ai pas envie d'en sortir. Comme l'auteur, d'ailleurs, qui, après avoir raconté la vie de son personnage principal, Negão («gros négro»), semble vouloir continuer avec celle de sa chère Doralice. Selon le modèle millénaire du conte où tout peut toujours recommencer, s'enroulant au gré du conteur. Et Kokis en est un bon, avec cette allure si dansante du tragique, comme on la trouve chez des écrivains sud-américains. Vous savez: ce pas de la mort sur le grand air du désir.

C'est ce que disaient déjà les premières lignes:

Voici une histoire d'amour. D'amour et de mort. Les deux seules choses qui comptent dans la vie. Il y a aussi le travail, naturellement; mais la satisfaction de créer quelque chose de ses mains, ne fût-ce que mettre son poing sur une gueule qu'on n'aime pas, cela fait partie d'une vie bien vécue. Une vie qui en vaut la peine n'est d'ailleurs, comme le dit si bien le psaume, que souci et travail. Le reste, c'est de la merde. Sauf peut-être l'amour.

Le ton s'affiche chez le narrateur jusque dans cette idée du coup de poing créateur. On entre déjà dans le monde de Negão, le mulâtre, le petit employé du port qui deviendra un voleur. Et ce vagabond de 30 ans que l'on va vite suivre à la trace, dans un discours souvent plus raide, et cru. Même sur l'amour tant célébré, puisque — le narrateur le dira plus loin — «le cul est un lieu géométrique de topologie variable, mouvante, se situant en dehors de la raison et de la lutte des classes» (p. 34). Le narrateur aime les phrases transparentes et sèches, les formules de sagesse bien ramassées. Il en ponctuera le chemin de la vie de son cher Zacarias da Costa (le vrai nom de Negão), l'orphelin qui, dans la vie, saura trouver ses

maîtres (coiffeur, chauffeur de taxi, dragueur, prêtresse).

Et sa maîtresse, car la sensualité amoureuse dominera le propos politique et social. Vous souvenez-vous du *Pavillon des miroirs* (XYZ, 1994), le premier roman du même auteur? Rappelez-vous le frottement des corps par quoi tout commençait, dans la maison familiale qui allait devenir un bordel... Et l'acuité d'un regard de peintre sur le monde. Et un peu du naturalisme goguenard hérité de Céline. Voilà ce qui se retrouve, avec la même densité, dans *Negão et Doralice*, récit qui réunit le thriller et le roman d'apprentissage, étoilant les thèmes du combat social et ces manières aussi rudes qu'émouvantes de dire le désespoir des déshérités.

La scène est toujours brésilienne. Nous sommes à Rio de Janeiro, en 1972, à l'époque de l'une de ces dictatures sans nom, au temps (révolu?) des tortures et des «escadrons de la mort». Et s'il court, le Negão amoureux, c'est qu'il a tué, au poste de police, trois personnes: le Dr Vigario, commissaire politique, qui voulait l'éloigner de Doralice, prostituée rousse de 18 ans, et, par la même occasion, deux sbires affairés au viol d'une communiste... En fait, Vigario n'est pas mort. Resté borgne et châtré, il mène la chasse au négro, en cette veille du carnaval, alors que répètent les écoles de samba dans toutes les favelas. Danseur naturellement doué, Negão n'échappera tout de même pas à son destin (auquel Nega Ofelia, la prêtresse du macumba, donnera son sens mythique). Pas davantage Doralice, splendide dans l'humiliation fatale du chenal de l'Etat.

Les deux amoureux sont des leçons vivantes de courage dans un roman où défilent petits et grands tableaux de l'essentiel. J'ai particulièrement aimé ceux du port et de la nuit sur la baie d'Ipanema, car le discours n'est pas aussi simpliste et dualiste qu'il paraît au premier abord. Bien sûr, la beauté fleurit sur les laideurs et pestilences de l'ordinaire, celles de toute une ville, par exemple, purgée par le Mangué, le canal qui jette les ordures de Rio à la mer, dans le port où travaille Mindras, l'opérateur de la drague. Lui qui permet aux bateaux d'aller et venir dans le port, le dit: «Tout ce beau monde, mon petit, tout ça repose sur les doritoirs des orphelins, sur des culottes sales, sur des mammifères qui n'ont pas le désir de grandir.» Mais dans ce monde instinctuel se retrouvent pauvres et riches, quoique les premiers ont au moins, aux yeux de leur narrateur complice, la dignité.

Avec *Negão et Doralice*, S. Kokis passe donc à l'épreuve du dixième round romanesque. Le psychologue qui s'est fait peintre (ses oeuvres — d'un réalisme expressionniste — ornent l'ouvrage) confirme nettement son apport aux lecteurs du Nord qu'il invite à moins de tourisme. Dans le style boxeur qu'il affectionne, je dirais qu'après les crochets (les coups donnés de l'intérieur) il maîtrise bien le swing final, celui qui emporte le round. On peut en rester sonné.

Sergio Kokis  
Negão  
et Doralice

roman



XYZ  
Éditeur  
Romanichels



ROBERT LÉVESQUE

UNE PAIX ROYALE  
Pierre Mertens  
collection Fiction & Cie  
Seuil, 490 pages

Pierre Mertens est Belge, juriste, universitaire, romancier, académicien, dramaturge, journaliste, biographe, essayiste, critique, voyageur, lecteur, électeur, et comme si cela n'était pas assez pour remplir une vie (il a 56 ans) il vient de se faire, comme Jean Racine après *Phèdre*, historiographe du roi, du roi des Belges il va de soi...

Et pas n'importe lequel des rois du plat pays, celui de la rencontre à Berchtesgaden avec Hitler, qui dépose les armes le 28 mai 1940 pour vivre sous surveillance allemande dans son château de Laeken, et s'y remarier en secret, le roi faible, le mal aimé, plébiscité de justesse en 1950 et abdiquant à 50 ans, roi oublié, vieil enfant gâté et vagabondant, Léopold III, le fils d'Albert, le papa du saint Baudouin...

Historiographe, vraiment? Oh non, pas vraiment... et même pas du tout, si ce n'est qu'on frôle tout de même l'essai de réhabilitation... De Pierre Mertens, le romancier des *Eblouissements* (Médicis 87), il ne fallait pas attendre autre chose qu'une périépie littéraire, un autre de ses slaloms entre réalité et fiction, espace sans frontières où cet écrivain va raccommodant les décalages entre l'histoire et la vie, entre l'imagination et le réel, entre sa propre histoire et la grande histoire, comme sur la surface d'un lac gelé où son écriture patine en figures libres.

Cette liberté — mettre en scène à sa guise la famille royale belge, se glisser dans la peau du roi, lui inventer une maîtresse anglaise... — Pierre Mertens la conçoit totale, pour sûr, après tout on ne pratique plus le supplice pour lèse-majesté, mais voilà que l'écrivain, en sa Belgique, est cité à procès, les actualités belges nous apprenant que la princesse de Réthy (que Léopold III épousa sous l'occupation, après la mort de la reine Astrid tuée en voiture comme Grace de Monaco) le poursuit pour propos injurieux et diffamatoires. La veuve n'a pas le sang bleu mais elle a vu bien rouge en lisant, dans le lot des 490 pages, une phrase qui l'a offensé.

C'est à la page 295: à ce moment-là, Mertens en est à imaginer une rencontre de pur hasard, dans le bois d'Argenteuil, où il roulait au pas; il y a dans une Maserati une vieille élégante et son chauffeur qui lui font une petite queue de poisson pour s'informer auprès de lui s'il n'aurait pas vu un cerf courant près d'ici... O hasard pour lui, narrateur, qui enquête justement sur son Léopold. Il reconnaît la princesse de Réthy, qui l'invite au château.

Il écrit: «Je compris que le quadragénaire à roulaquettes, abrité derrière ses carreaux noirs, qui nous avait conduits en souplesse dans les méandres du bois d'Argenteuil dont il devait connaître tous les racoins, n'était pas le chauffeur de l'aristocratique hôtesse, mais son propre fils. Du reste eût-elle engagé à son service un personnage aussi patibulaire, vieux loubard usé sans doute par une

sorte de débauche, et dont la silhouette de flambeur éteint ne portait pas à la moindre confiance? Ce n'était guère qu'en voiture qu'il pouvait faire illusion... Il n'y avait plus là, tombé de sa monture, qu'un jockey empâté, préférant un ballon de cognac à l'Earl Grey de rigueur. Il ne se gênait pas pour ouvrir sa gazette à la page boursoière, sous les yeux d'une femme qui, depuis belle lurette, avait choisi de ne plus se formaliser des mulleries, voire des incartades, où se diluait un «Monseigneur» peut-être échangé naguère par mégarde, à la maternité, contre un prince authentique».

Voilà, c'est du bon Mertens. Une description stendhalienne, un personnage chandlerien. Mais la princesse de Réthy n'a pas apprécié la soi-disant littérature de tout ça, elle a pris Mertens au pied de la lettre, et elle va au tribunal pour dix mots: «vieux loubard usé sans doute par une sorte de débauche». Pour venger l'honneur de son fils sans se rendre compte qu'elle accredit ainsi un profil possible de son rejeton, inventé par l'écrivain...

Cette fille de bourgeois, qui épousa en secret un roi abdicataire (devant Hitler, devant son peuple), a gardé de son passé un restant de bonne mise: elle ne poursuit pas pour elle mais pour son fils, alors qu'à la page 263 elle pouvait se voir décrire cavalièrement comme «la concubine en mal de régularisation matrimoniale»...

Mais laissons la princesse de Réthy et la chronique judiciaire (dans laquelle entre ce pauvre Mertens bien malgré lui) pour envisager en leur cette *Paix royale*, une brique abracadabrante, le bizarre objet livresque de la rentrée, délire autobiographique masqué d'un écrivain à la plume somptueuse et sinuante, une somme dans laquelle on trouvera les obsessions fictionnelles d'un observateur du sionisme, les mensonges brillants d'un écrivain à la recherche de la vérité, et le spleen baroque d'un homme qui va vieillir.

L'autre — Mertens — qui s'adresse au lecteur — s'appelle Pierre Raymond, c'est un guide touristique qui, las des voyages, revenu des circuits, saturé des merveilles, décide de faire le chemin inverse des tourisms et filer vers le pays de son enfance. Un soir, devant une pyramide, il donne un coup de barre, c'est le syndrome de Stendhal et basta les beautés, je reviens chez moi, mais est-ce sur la carte, est-ce retrouvable, lorsque vous êtes belge et bruxellois, quand la ville est défigurée, quand le pays «où tout se complique» vivote sur l'idée de «se couper en deux ou trois lopins», quand le royaume est un micro-Etat.

Un souvenir d'enfance s'impose dans son mystère, sa mythologie intime, dans le flou des pensées rattrapées, la zone des magies, c'est celui d'un jour d'été, à 13 ans, sur la route vicinale qui mène chez sa grand-mère, il est sur son vélo Alcyon et voilà qu'une voiture va le renverser. C'est la Ferrari du roi, des rois, car la Belgique vit alors le passage de couronne de Léopold III au petit Baudouin. Ils sont assis à l'arrière. Il les reconnaît. Mais ce ne sera que le chauffeur qui viendra lui parler, constater qu'il n'a rien. Et repartir. Vroom-vroom. Le vélo cassé, et les rois en délit de fuite.

Remontant vers cette scène d'enfant, Pierre Raymond racontera sa vie, son siècle, son pays divisé, ses parents tôt divorcés, sa grand-mère misanthrope, sa femme enfuie, ses rois chauffards, il aura la sensation d'avoir peu et mal vécu, de n'être pas de son époque, de mener sa barque dans «une épopée de l'erreur», et il fera, comme il le dit, «un brin de

## LE FEUILLETON

### Le roi et moi

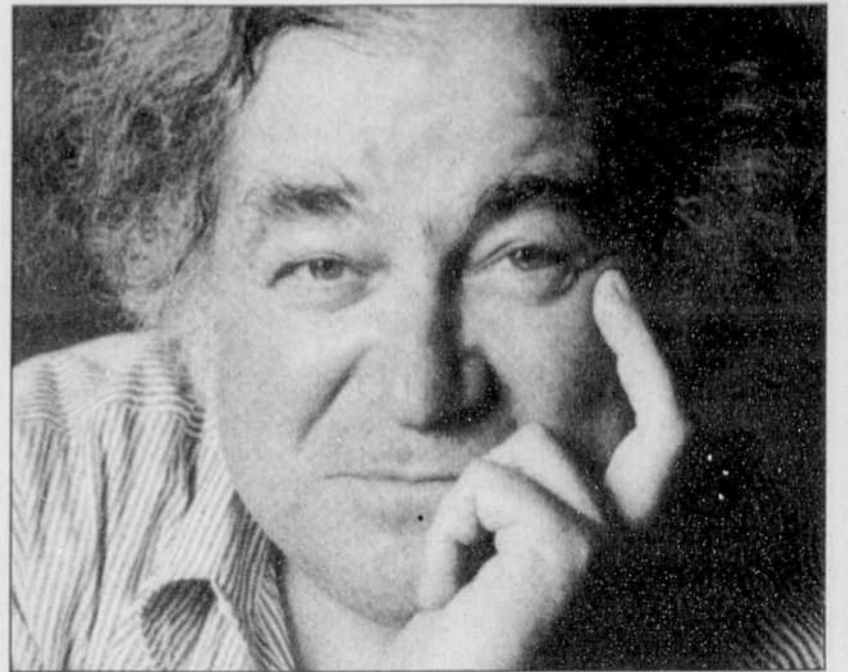


PHOTO ULF ANDERSEN/GAMMA

Pierre Mertens

conduite à l'histoire». Où Léopold III, ombre portée, sera un compagnon d'infortune, un roi sans fortune, qui a connu la volupté du déshonneur, le plaisir de savoir ce qu'est le pouvoir quand on le perd, quand la couronne vous glisse de travers sur le front, et que votre profil de médaille devra composer avec l'incognito.

*Une paix royale* est un étrange ouvrage fait de plusieurs romans, celui du guide touristique (on visite des maisons d'écrivains), celui de la famille royale (à la manière des reportages admiratifs), celui de l'homme qui se penche sur son enfance, celui de l'observateur d'un siècle mal aimé, celui d'un critique de son pays

(pas tendre sur la laideur de Bruxelles, sur l'incroyance des Belges en eux-mêmes), et celui d'un historien des bécanes car le Pierre (Mertens) Raymond est aussi attiré par les héros de la petite reine (de Sylvère Maes à Eddy Merckx).

Il y a dans cette brique (trop longue, il faut le dire, trop généreuse) un faisceau d'histoires qui croisent l'histoire dans une complexe et fichue manière qu'adopte Mertens pour retrouver une paix, inespérée, royale, qui permettra à l'homme vieillissant, l'abdiqué, descendu de ses trônes, le roi (qui) se meurt, de renouer avec les terreurs de son enfance, enfin!

## Hélène Monette



Unless

ROMAN

«Avec *Unless*, la jeune romancière signe un livre courageux qui en dit long sur les gens de sa génération, leurs rêves et leurs colères.»

Pascale Navarro, Voir

Boréal

Qui m'aime me lise.

## TRIPTYQUE

Téléphone et télécopieur: 597-1666



Pierre Manseau  
MARCHER LA NUIT  
(roman)  
153 p., 17 \$

Marqué depuis l'enfance par le souvenir d'une petite poubelle bleue, symbole de sa première expérience sexuelle, Henri Duval est de ceux pour qui l'amour est étroitement lié à l'abus. Lorsqu'il rencontre Charles Gauthier, il n'aura plus d'autre choix que d'aller jusqu'au bout de sa hantise.

Pierre Manseau a également publié *L'île de l'Adoration* et *Quartier des hommes*, tous deux aux Editions Triptyque.

Distribution: Diffusion Prologue

## Les Ponts



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Dans ce roman de brillante composition, cinq membres d'une même famille traversent la journée du 19 octobre 1995 avec fracas, au gré de leurs itinéraires respectifs, liés d'une façon ou d'une autre par les circulations de leurs souvenirs et les jeux de l'histoire.

LEMÉAC  
la littérature d'aujourd'hui

# LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Raciste, le roman québécois?

CLÉMENT TRUDEL  
LE DEVOIR

Dans un essai d'anthroposémiologie tout juste paru aux éditions Balzac (*La Question raciale et raciste dans le roman québécois*), Gérard Étienne écorche certains auteurs d'ici — Ducharme, VLB, Marie-Claire Blais, Gilbert La Roque etc. — quant à des personnages ou passages où il dénote une agressivité et des préjugés, surtout envers le Juif ou le Noir.

Yves Beauchemin et *Le Matou* ne se retrouvent pas toutefois dans le choix de titres d'Étienne; on se serait pourtant attendu à une dissection de Ratablavaski, personnage mystérieux et maléfique chez qui une certaine critique voyait une note «antisémite».

À la Maison des Écrivains, lors d'un lancement-débat, lundi soir, l'auteur a tenu à relativiser cette forte charge sur ce qu'il décrit dans son essai comme une «somatiation» de la question raciale.

Certains créateurs ont recours à un univers de remugle, à des traits repoussants pour mettre sur le qu'une certaine critique voyait une note «antisémite».

À la Maison des Écrivains, lors d'un lancement-débat, lundi soir, l'auteur a tenu à relativiser cette forte charge sur ce qu'il décrit dans son essai comme une «somatiation» de la question raciale. Certains créateurs ont recours à un univers de remugle, à des traits repoussants pour mettre sur le qu'une certaine critique voyait une note «antisémite».

flexes grégaires. Gérard Étienne — auteur du *Nègre crucifié*, *La Reine Soleil Levé* et d'*Un ambassadeur maconte à Montréal* — aborde la «question identitaire» en balayant plusieurs siècles, incluant Jean Chrysostome assimilant les Juifs à des ânes et à des porcs! Étienne est d'avis que l'aberration nazie a fort bien pu retrouver un corpus dans la littérature française qui n'a pas engendré que des Zola! S'agissant du Québec, il n'y dénote pas de «philosophie raciste» généralisée. Il se préoccupe de scruter la «manière de percevoir l'autre» et d'exorciser les pièges de la phobie, de la haine et de l'exclusion.

La ligne de pensée de Gérard Étienne est parente de celle du professeur Filippo Salvatore, lequel fustige l'ethnocentrisme qui subsiste dans une société où l'apparition d'une «peau différente» est susceptible, selon lui, d'enclencher une série de clichés et de phénomènes d'exclusion. Régine Robin, auteur de *La Québécoise*, est portée à signaler que la «littérature n'a de sens que si elle décortique», à rappeler qu'il faut ménager une façon distincte d'apprécier ce qui n'est pas carrément discours politique ou social.

L'essai aborde «le cas d'auteurs blancs pour qui la morphologie du Noir représente une somme de données érotiques». Les 62 pages du chapitre sur «la question raciste et la problématique sexuelle» nous rappellent notamment deux ouvrages parus au Québec en 1971, l'un de Gilbert La Roque (*Corridors*), l'autre d'Emmanuel Cocke (*Va voir au ciel si j'y suis*); œuvres qui se situent aux antipodes si on les lit à l'aune de l'acceptation de l'autre. Le club littéraire n'est pas unanime lorsque ses membres débattent leurs fantasmes!



Gérard Étienne

## Rachel Leclerc entre ciel et mer

HERVÉ GUAY

Tous les ans, ils sont nombreux à faire le saut. Plusieurs poètes québécois passent au roman, comme il était coutume de passer à l'est dans les bons vieux romans d'espionnage. Et il n'est pas une année qui fasse exception. À ce groupe, il faut désormais ajouter Rachel Leclerc. Nombreux sont ceux qui l'ont précédée, même très récemment. On n'a qu'à penser à Claude Beausoleil, Carole David ou encore à Elise Turcotte, Yves Boisvert ou Hélène Monette, pour n'en nommer que quelques-uns.

Ce qui surprend davantage dans ce cas, c'est que Rachel Leclerc délaisse la poésie ou s'en absente, si l'on veut, en pleine consécration. Alors que son premier roman quitta à peine les presses de son éditeur, le prix Alain-Grandbois venait de lui être remis pour *Rabatteurs d'étoiles*. Il n'y a pas cinq ans, elle a aussi été récipiendaire du prix Émile-Nelligan pour *Les Vies frontalières*.

*Noces de sable* s'ouvre sur des images non seulement dignes de figurer dans l'un des recueils de Rachel Leclerc mais qui nous font entrer derechef dans son univers situé entre ciel et mer. «On a cru, commence-t-elle, que ça ne s'arrêterait jamais, que le ciel était crevé. Heureusement, il y avait la mer pour prendre toute cette eau...»

Rachel Leclerc est née en Gaspésie, en 1955, à Nouvelle. Son patelin n'était pas au bord de la mer mais Saint-Omer, le village d'à-côté l'était. Très jeune, à 7 ans, à la mort de sa mère, elle devient pensionnaire avec sa sœur. C'est là qu'elle découvre la lecture qui la sauve de la détresse.

Viennent ensuite les déménagements successifs, chez un oncle, chez sa sœur aînée. «J'ai remonté le courant», relate-t-elle. Après ses études au cégep de Gaspé, elle travaille un an, puis s'inscrit en littérature à Rimouski avant de s'installer à Montréal. Elle y termine son baccalauréat et obtient sa maîtrise en création littéraire.

«Je me sentais plus solide en poésie, se rappelle-t-elle. En roman, j'ai voulu mettre toutes les chances de mon côté en prenant un directeur de mémoire. Pour me diriger vers des lectures, me donner un «feed-back» de lecteur de romans.» Rachel Leclerc a terminé son mémoire de création mais n'a pas publié ses premiers balbutiements qui, de son propre aveu, n'étaient pas publiables.

La poésie lui est venue plus tôt: vers 15 ou 16 ans. «Comme beaucoup d'adolescents, je voulais écrire et j'ai choisi la poésie parce que j'étais pressée de voir un résultat. Avec la poésie, c'est très vite arrivé. Une page suffit. Ça ne nécessite pas de s'investir pendant deux ans comme un roman.» Genre qui demande davantage de force de caractère et de maturité au dire de l'auteure de *Noces de sable*.

À 21 ans, elle jette tous ses poèmes par dessus bord avec l'intention de tout reprendre plus sérieusement. Elle se met à fréquenter les autres poètes, dont le regretté Michel Beaulieu, qui l'avait encouragée à continuer dans la création lors d'un atelier d'écriture à Rimouski. On connaît la suite. Ses quatre premiers livres seront des recueils de poèmes.

Or, la tentation du roman subsistait chez Rachel Leclerc.



PHOTO JOSÉE LAMBERT

«La poésie sert peut-être à éclairer une histoire qui est déjà là, à élucider le mystère de sa propre existence. Le roman permet, quant à lui, de se créer, de s'inventer une autre histoire», explique Rachel Leclerc.

«Le problème, résume-t-elle, c'est de se lancer dans une histoire pour laquelle notre intérêt se maintient. Bien souvent, on trouve un sujet, on écrit une page. Ça y est: on n'a plus besoin d'écrire.»

Le premier roman de celle qui poursuit le «poème des origines» a pour toile de fond la Baie des Chaleurs. Le village n'est pas nommé mais on peut y reconnaître Paspébiac au siècle dernier. Quelqu'un lui avait un jour suggéré d'écrire un scénario sur ces marchands de Jersey qui y exploitaient les pêcheurs. Mais tout ce que connaissait Rachel Leclerc avant de se mettre à sa table de travail c'était un nom, Charles Robin. Le marchand jersiais sert désormais de modèle au Richard Thomas de *Noces de sable*.

Pourtant, si on lui demande quelles recherches elle a menées, Rachel Leclerc décroche que ce n'est pas l'essentiel puis consent à continuer: «Paspébiac, c'était un peu les Nations unies à l'époque. Plusieurs nationalités y arrivaient par bateau: des Basques, des Jersiais, des Acadiens, des Irlandais, des Écossais, des Normands, des Bretons.»

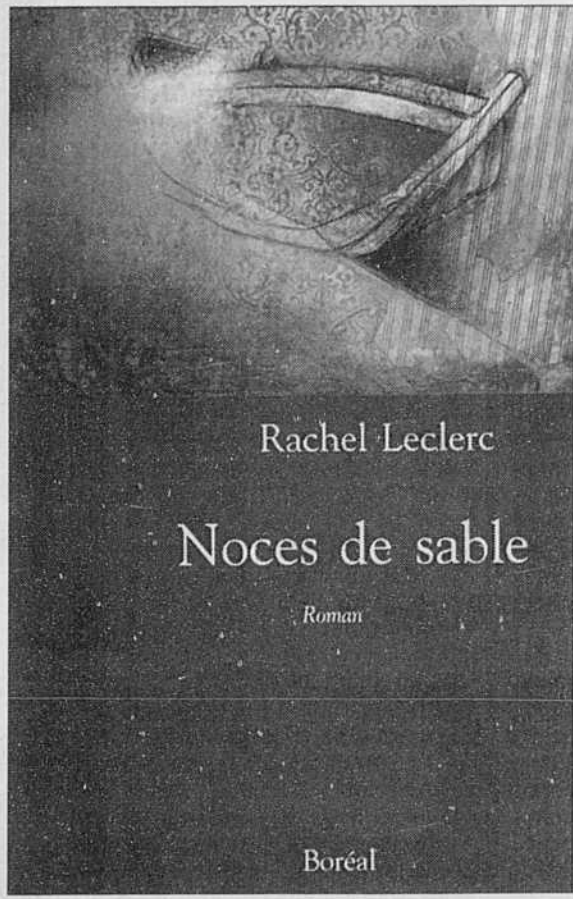
Quant le récit commence, en 1836, son personnage, Gabriel Foucault, est à l'article de la mort. Il attend le retour de son fils, Victor. Le vieil homme s'est depuis longtemps vengé de Richard Thomas, qui tenait le village sous sa coupe. Il l'a fait épouser sa fille, la belle et riche Catherine. *Noces de sable* va s'occuper maintenant de dissiper le mystère qui entoure la vie et surtout la mort de cette femme énigmatique. C'est son fils, Victor, qui y parvient en mettant la main sur les carnets de Catherine Thomas.

La question d'identité est familière à Rachel Leclerc. Dans *Les Vies frontalières*, elle parle de «ce petit être qui ressemblait à soi-même et qui fuyait». Mais, par son ouvrage, Rachel Leclerc voulait surtout affirmer que «les coupables ne sont jamais complètement coupables ni les innocents tout à fait innocents». Elle y fait aussi le constat que «les pulsions individuelles sont indissociables des pulsions collectives».

L'auteure ne rejette pas non plus les lectures politiques que susciteront peut-être son ouvrage. «Ça passe un peu au-dessous de la table parce que mes Britanniques sont aussi des Jersiais. Sauf qu'effectivement, les Jersiais dont je parle arrivent au lendemain de la Conquête. Et ils se comportent comme tous les Anglais. Ils prennent possession du territoire. Ils deviennent les maîtres et exploitent les Canadiens français.» Cependant, Rachel Leclerc se défend bien d'avoir écrit un roman à message ou à thèse. Loin d'elle également l'idée d'avoir vidé la question «des Français et des Anglais».

Par ailleurs, la poète et romancière a un autre roman en projet. «J'ai un sujet. Mais jusqu'à maintenant, il m'apparaît dénué d'intérêt dans la mesure où je n'ai pas encore trouvé la forme pour en parler.» Il en est de même de la poésie pour elle. Elle cite en exemple *Le Casse-pierre*, un poème qu'elle a mis des années à écrire, parce qu'elle ne trouvait pas le ton qu'il fallait pour aborder l'alcoolisme de son père.

Laissons en terminant Rachel Leclerc donner sa propre version de ce qui distingue la poésie du roman. «La poésie sert peut-être à éclairer une histoire qui est déjà là, à élucider le mystère de sa propre existence. Le roman permet, quant à lui, de se créer, de s'inventer une autre histoire.»



NOCES DE SABLE  
Rachel Leclerc  
Boréal, Montréal, 1995.

## L'esthétique animée

Marcel Jean publie des essais sur le cinéma d'animation

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Marcel Jean est un personnage complexe du milieu du cinéma québécois: lui-même réalisateur (*État critique*, c'est lui), il enseigne l'esthétique cinématographique à l'université, pratique la critique depuis plusieurs années (au *Devoir* et à *24 images*), en plus d'être l'auteur de nombreux articles savants et d'ouvrages de références incontournables sur le septième art d'ici (*Dictionnaire du cinéma québécois* et *Le Cinéma québécois*, parus chez Boréal).

«J'ai de la difficulté à me définir moi-même, dit-il. On se méfie d'ailleurs un peu de moi de tous côtés. Pour mes collègues universitaires, je suis un vulgarisateur; pour mes collègues critiques, je suis souvent perçu comme quelqu'un de trop sérieux.»

Cette fois encore Marcel Jean a choisi d'assumer sa position mi-troyenne son rôle d'homme-pont, en publiant *Le Langage des lignes, et autres essais sur le cinéma d'animation*. Son ouvrage (disons de vulgarisation savante paraît aux éditions Les 400 coups, dans la toute nouvelle collection Cinéma, qu'il dirige d'ailleurs).

Selon la définition classique, l'essai est un genre qui permet de parler du nous, au je. Dès les premières pages, dans le chapitre sur le mouvement, Marcel Jean parle de son fils Maximilien et de ses réactions devant *La Belle et la Bête*, *Le Roi lion* ou *Le Livre de la Jungle*. «[Ce livre], je l'ai écrit pour moi, à la première personne, dans le style qui me sied le plus, comme un gros-aide mémoire, comme une sorte d'état de ma réflexion», avoue-t-il dans son avant-propos.

Marcel Jean a développé sa passion pour le cinéma d'animation en plusieurs temps. Plus jeune — il a 32 ans —, comme nous tous, il s'est bidonné devant les cartoons américains. Au cégep il a formé un club où l'on projetait souvent des films d'animation de l'ONF. Il a ensuite développé son sens critique en travaillant au *Dictionnaire du cinéma québécois*. «En fait il n'existe presque rien sur le cinéma d'animation, précise-t-il. J'ai en quelque sorte écrit le livre que j'ai cherché partout pour moi-même et pour mes étudiants.»

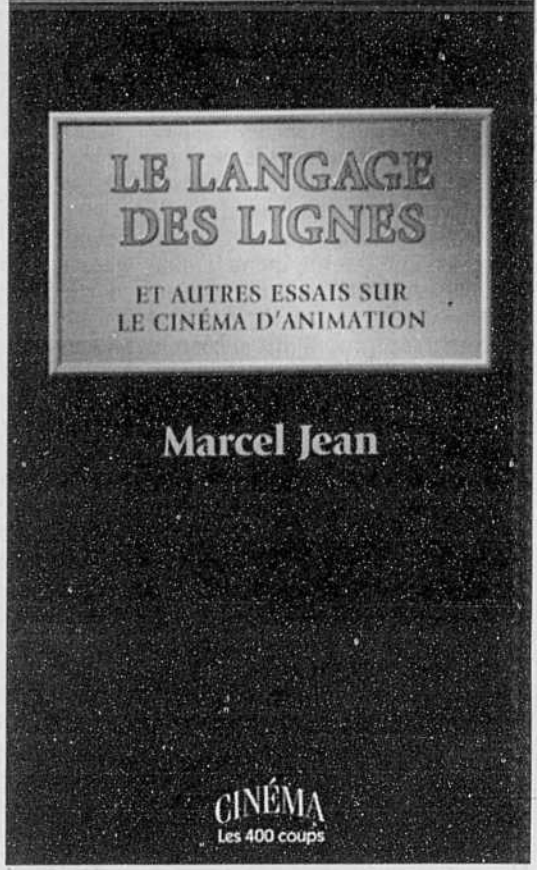
Et la perspective qu'il propose maintenant est résolument originale. Les spécialistes parlent souvent du cinéma d'animation en termes techniques, ou en termes historiques. Marcel Jean, lui, a choisi de l'aborder par l'entremise de l'esthétique. «C'est donc un champ négligé, explique-t-il. Mais mon véritable défi, c'est de montrer que certains cinéastes d'animation ont l'importance d'un Hitchcock, d'un Truffaut ou d'un Arcand. Même ici, au Canada, le pays de Norman McLaren, un des grands centres mondiaux de création du cinéma d'animation, bien peu de cinéphiles peuvent expliquer son importance capitale dans l'histoire du cinéma, sa vision du monde, ses innovations formelles et stylistiques.»

En fait, l'approche du livre est très formaliste au départ, puis s'enrichit



Marcel Jean

de multiples digressions qui ouvrent sur l'histoire ce cet art, ses déterminismes socio-politiques ou techniques. L'interrogation oscille constamment entre la forme et le fond, aborde aussi bien les productions les plus connues de Walt Disney que les questions théoriques les plus pointues, mais toujours dans une langue belle et claire. «Je suis de la vieille école, résume l'auteur. Je m'attarde à l'adéquation entre les modes de récits, les choix du point de vue du langage et la dimension du contenu.»

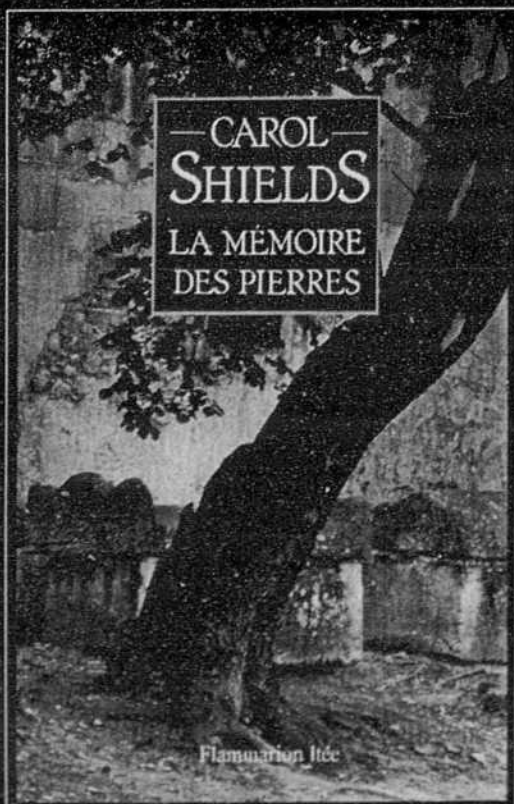


LE LANGAGE  
DES LIGNES  
ET AUTRES ESSAIS SUR  
LE CINÉMA D'ANIMATION  
Marcel Jean

Les neuf essais du *Langage des lignes* traitent des conceptions du mouvement, de l'importance des lignes, mais aussi de la représentation des corps et de la place de la sexualité dans un art privé d'assise corporelle. Un des chapitres les plus intéressants («raconte-moi une histoire») propose des réflexions sur la diversité des modes de récits en animation et surtout sur des expériences expérimentales qui composent un des aspects les plus stimulants de ce cinéma. Le livre aborde aussi la question du contenu sonore des films et celle des conséquences du développement de l'animation.

Et ce n'est qu'un début. Marcel Jean va prochainement poursuivre sa défense et son illustration du cinéma d'animation avec un ouvrage sur le cinéaste et théoricien Pierre Hébert, digne héritier du maître McLaren. Un formidable cinéaste d'animation, un exceptionnel cinéaste tout court. «Il est temps d'affirmer que c'est un des plus grands, sinon le plus grand cinéaste québécois», conclut-il.

## PRIX PULITZER 1995 PRIX du Gouverneur général

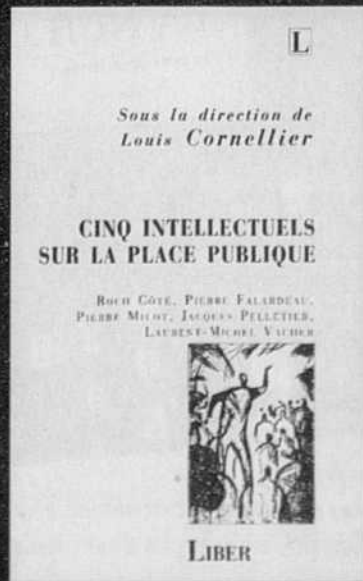


Les critiques sont enthousiastes et unanimes: voici un livre émouvant qui vous séduira.

Flammarion Itée

## LIBER

CINQ INTELLECTUELS  
SUR LA PLACE PUBLIQUE



151 pages, 17 dollars

Sous la direction de  
Louis Cornellier

ROCH CÔTÉ  
PIERRE FALARDEAU  
PIERRE MILOT  
JACQUES PELLETIER  
LAURENT-MICHEL VACHIE

## MARCELLA MALTAIS

«L'HÔTEL CRÈVE-COEUR»



Illustrée de magnifiques tableaux, une chronique captivante d'un Paris méconnu.

96 pages  
papier texturé et  
papier glacé

maintenant  
en librairie

ÉDITIONS DU LAC

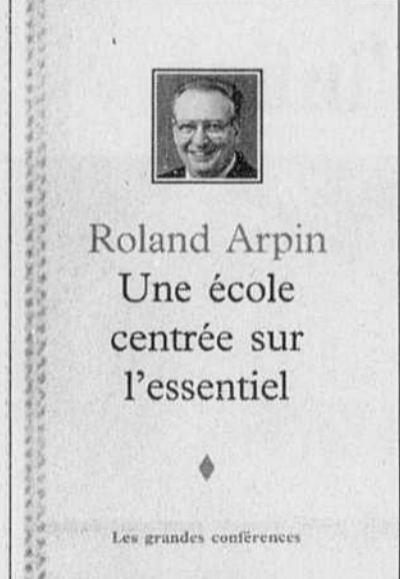
# LIVRES

## VITRINE DU LIVRE



**Enfant traqué, enfant caché**  
Marcel Braйтstein  
Éditeurs XYZ  
174 pages

Période juive, période chrétienne. Marcel Braйтstein, «ou Braйтztajn, Breedsteen, Branstein, Bratssien ou autre variation possible de ce mot-livre ici le récit autobiographique de son enfance. Fils d'une famille juive d'Anvers qui fuient la terreur nazie, Marcel sera confié en adoption à des chrétiens qui l'hébergeront au risque de leur vie. Quand, à la fin de la guerre, une tante réclamera sa garde, celui qui rêvait de devenir missionnaire refuse d'embrasser la culture et la religion juives, avant de redécouvrir le sens de ses origines. L'histoire de la quête identitaire d'un enfant jusqu'à ses dix ans, conclue par un chapitre intitulé «Cinquante ans plus tard, sculpteur de renom, Marcel Braйтstein enseigne à l'Université de Montréal.



**Une école centrée sur l'essentiel**  
Roland Arpin  
Fides  
Collection Les grandes conférences  
46 pages

C'est un discours de Roland Arpin, sous-ministre au ministère de la Culture et des Communications, prononcé devant la fédération des directeurs et directrices d'écoles qui est reproduit ici. Après quelques pages de considérations purement gestionnaires, l'auteur en vient à des considérations plus purement pédagogiques en décrivant l'école idéale ouverte au monde, à l'adversité, aux transformations, et qui prioriserait la passion de la connaissance, l'excellence et autres valeurs.

**Le nouvel ordre technologique**  
Ursula Franklin  
Bellarmin  
176 pages

L'auteur, une ingénieure, docteur en physique expérimentale et professeur émérite de l'université de Toronto, membre de l'Ordre du Canada, dénonce le nouvel ordre mondial «technodépotoir» qui diffuse une culture de la soumission et de la non-communication et propose un nouveau contrat social basé sur la justice, l'équité et l'égalité. Il s'agit ici de la reproduction d'une série de six conférences préparées pour le réseau anglais de Radio-Canada.



**D'IXE-13 au père Ovide**  
Luc Bertrand  
Les Éditions de l'Homme  
189 pages

Les nostalgiques des Belles-Histoires des pays d'en haut retrouveront sans doute avec bonheur celui qui a incarné le père Ovide. L'auteur Luc Bertrand insistera beaucoup sur l'activité littéraire abondante de Pierre Daignault qui, sous le pseudonyme de Pierre Saurel, écrivit plus de 3000 romans. D'IXE-13 au cinéma, en passant par le théâtre, la biographie retrace les grands moments

d'une carrière bien remplie, avant de consacrer une très large part aux problèmes d'alcoolisme et cardiaques de Pierre Daignault.

**APPRÉCIER L'ŒUVRE D'ART**  
Francine Girard  
Les Éditions de l'Homme  
181 pages

Ce guide attaque d'entrée de jeu des questions qui sont devenues d'actualité cet été avec l'exposition *Beautés mobiles* au Musée des Beaux-Arts: qu'est-ce que l'art? A quoi sert l'art? Comment regarder une œuvre? À l'aide de nombreuses peintures reproduites sur papier glacé, l'auteur examine le contenu des œuvres, en scrute l'aspect formel — couleur et lumière, espace et rythme — et s'interroge sur leur signification.



**Le Petit Paradis**  
France Paradis  
tout ce que vous devez savoir pour vivre bien avec presque rien  
Les Éditions de l'Homme, 200 pages

Ce petit guide de l'économie de temps, d'argent et d'énergie, qui prend la forme d'un amalgame d'adresses et de recettes maison, couvre large. En 200 pages, l'auteur passe de l'art des masques de beauté aux façons de se remettre d'un lendemain de veille trop arrosé, en passant par des adresses où se procurer vêtements ou souliers à bon prix. Il y a là certes de bons trucs mais aussi beaucoup d'évidences et de longues apologies — sur les droits des parents, sur les couches en coton, sur les cordonniers, etc. — qui détournent la vocation de ce genre de livre: l'utilité en un coup d'œil.



**Annuaire du cinéma québécois 1994**  
Cinémathèque québécoise, Musée du cinéma, SODEC  
369 pages

Un répertoire de 65 longs métrages, 318 courts et moyens métrages, 45 longs métrages sortis en salle, 215 prix et mentions, 113 notices chronologiques et 818 notices bibliographiques, tel qu'indiqué dans la courte présentation. L'ABC des films et vidéos québécois pour mordus, spécialistes, ou simples incités au club vidéo du coin...  
Louise Leduc



**ROBERT SALETTI**  
DES COMPTES À RENDRE  
(LE CANADA ANGLAIS ET LE QUÉBEC, DE LA CONQUÊTE À L'ACCORD DE CHARLOTTETOWN)  
John F. Conway, Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers, VLB  
«Études québécoises»  
1995, 287 pages

**ENTRE L'ORDRE ET LA LIBERTÉ**  
(CAPITALISME, POUVOIR ET TRANSITION VERS LE CAPITALISME DANS LE QUÉBEC DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE)  
Gérald Bernier et Daniel Salée, Traduit de l'anglais par Hervé Juste, Boreal, 1995, 265 pages

Dans un essai aussi bref qu'éclairant paru l'an dernier (*La Communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, chez Gallimard), la sociologue française Dominique Schnapper montrait que la nation moderne était historiquement indissociable de la démocratie mais fondamentalement ennemie du nationalisme. Que la nation n'était pas l'ethnie, et que celle-là supposait le dépassement des identités culturelles particulières, intégrées et régies par l'autorité distincte que constitue l'État national. Mais aussi que la nation moderne, abstraction nécessaire permettant de refouler les particularismes et le sentiment national (l'identification purement ethnique), avait dans les faits cédé le pas à l'*homo economicus* et à l'intérêt privé, d'où les affrontements actuels entre «universalistes» et «nationalistes».

C'est à l'horizon de cette crise de la nation civique qu'on lira *Des comptes à rendre* et *Entre l'ordre et la liberté*, deux ouvrages traduits de l'anglais qui interprètent l'histoire du Québec de manière bien différente, le premier mettant l'accent sur le sentiment national, le second sur les rapports sociaux. De quoi alimenter une jolie petite querelle historiographique.

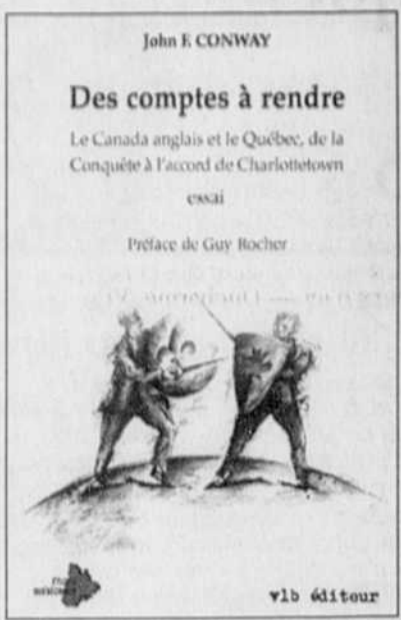
*Des comptes à rendre* est le fruit du travail d'un sociologue de l'Ouest ca-

nadien, de Regina plus précisément, qui aime les Québécois et qui ne s'en cache pas. L'ouvrage a été expressément écrit pour convaincre les Canadiens anglais (dont le civisme, selon l'auteur John F. Conway, n'est d'ailleurs pas au-dessus de tout soupçon) que les revendications nationalistes des Canadiens français sont justes et historiquement fondées. Il appert que celui-ci a été accueilli plutôt froidement. Ce n'est guère surprenant. L'auteur y explique que la vague actuelle de nationalisme résulte des frustrations centennaires des Canadiens français, issues de leur domination politique et économique et de leur enfermement à l'intérieur du Québec (M. Conway n'est pas tendu sur le sort réservé aux francophones hors Québec). Les différentes crises qu'ont connues les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais ne sont que l'expression ponctuelle de ces frustrations. On pense ici aux célèbres (et célébrées) rébellion des Patriotes, affaire Louis Riel, conscriptions, etc., qui servent de bornes historiographiques au nationalisme québécois. Si cette partie du livre (la première moitié environ) consacrée aux soubresauts nationalistes dans une perspective historique avait été écrite par un francophone, honnêtement il n'y aurait pas eu de quoi fouetter un chat. C'est une démonstration accélérée de la logique des deux solitudes qui prévaut depuis la Conquête, et dont la formation des partis fédéraux du Bloc québécois et du Reform Party est un des plus récents et flagrants aboutissements. Bien que plus politique qu'historiographique, la seconde partie réserve heureusement un peu plus de surprises.

John F. Conway y fait la revue de la saga constitutionnelle des derniers vingt ans pour montrer la responsabilité des premiers ministres fédéraux et, de manière générale, du Canada anglais dans la création du fossé qui sépare aujourd'hui les deux solitudes. Ce fossé n'a cessé de s'élargir depuis la Révolution tranquille parce que Pierre Elliott Trudeau a méprisé et sous-estimé le nationalisme canadien-français et parce que les leaders du Canada anglais se sont comportés en hypocrites lors du rapatriement de la Constitution. En somme, le fédéralisme actuel est «fondé sur une vision incorrecte de l'histoire, sur la négation de l'existence des deux nations fondatrices et sur la réduction des appréhensions du Québec au rang d'une simple question linguis-

tique» (page 257). Aussi, il est urgent que le Canada anglais jette aux orties le mythe du multiculturalisme qui n'a servi qu'à noyer le poisson québécois dans la mare canadienne. Il y aurait un intérêt parallèle à établir entre *Des comptes à rendre* et l'essai de Neil Bissoondath (*Selling Illusions. The Cult of Multiculturalism in Canada*, 1994) même si celui-ci oppose à ce multiculturalisme, plutôt que le sentiment national, un concept de société basé sur l'individu et les chartes des droits de la personne.

À l'opposé du courant de l'historiographie nationaliste dans lequel s'inscrit finalement l'ouvrage de John F. Conway, se situe *Entre l'ordre et la liberté*, le livre de Gérald Bernier et Daniel Salée, deux professeurs de sciences politiques, l'un à l'Université de Montréal, le second à Concordia. Dans cet «essai interprétatif et résolument révisionniste» est défendue la thèse que, de la Conquête de 1760 à l'Acte d'union de 1840 (époque où s'est dessinée la perspective du Canada d'aujourd'hui), la solidarité sociale ou de classe transcendait les frontières ethniques entre Canadiens français et Canadiens anglais. L'histoire du Québec, du moins pour cette période, gagnerait à être vue par un autre prisme que celui de la question nationale, disent en substance les auteurs, parce que cette question est jusqu'à un certain point une vue rétrospective de l'esprit-mais l'histoire est-elle autre chose? — et qu'elle constitue dans l'historiographie traditionnelle un mécanisme explicatif trop facile. Pour MM. Bernier et Salée, le sentiment nationaliste prend véritablement forme et «produit une impulsion poli-



**Des comptes à rendre**  
Le Canada anglais et le Québec, de la Conquête à l'Accord de Charlottetown  
essai  
Préface de Guy Rocher  
v.l.b. 641 tour

tique prédominante» (page 238) au tournant du XX<sup>e</sup> siècle seulement. Plus primordial pour eux est le fait qu'avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le Québec était une société dominée par des structures économiques pré-capitalistes et par des rapports sociaux de production à caractère féodal.

D'inspiration marxiste (mais sans le point de vue téléologique que cela suppose trop souvent), soumis aux règles d'analyse de l'économie politique, cet ouvrage va à contre-courant d'une certaine orthodoxie historiographique. Ce n'est pas sa moindre qualité. De là à faire de la problématique nationaliste la cinquième roue du carrosse, il y a un pas qui apparaît sans doute un peu vite franchi.

**JEAN SORRENTE**

**LE VOL DE L'AUBE**  
ROMAN  
160 p., 19,95 \$

**Jean Sorrente**  
*Le vol de l'aube*

Au moment où débute le roman, c'est l'été 1939. Quelques semaines plus tard, la guerre est déclarée. Les trois frères Maintes — pour des raisons familiales — s'engagent dans l'armée allemande. La guerre vue par l'autre bout de la lunette. Une écriture toute en nuances...

---

**SERGIO KOKIS • JEAN SORRENTE**

**Sergio Kokis**  
*Negão et Doralice*

L'histoire de Negão et de Doralice, c'est un peu celle d'Orpheo Negro. À Rio, voici qu'un nègre infiniment heureux dans sa peau, grand maître dans l'art de voler les belles autos et dans celui aussi de séduire les femmes, s'éprend — un peu à son insu — de la mignonne Doralice, pute de son métier chez M<sup>me</sup> Quina.

216 p., 22,95 \$

**L'Ingratitudo**

**YING CHEN**

*Pour en finir avec l'amour maternel qui l'étouffe, pour échapper à l'état social et au désespoir d'une vie sans issue, une jeune fille s'engage sur la seule voie possible: la dernière.*

**LEMÉAC**  
la littérature d'aujourd'hui

# RENAUD-BRAY

À Montréal

5219, chemin de la Côte-des-Neiges  
Côte-des-Neiges  
(514) 342-1515

5117, avenue du Parc  
Laurier  
(514) 276-7651

1474, rue Peel  
Peel  
(514) 287-1011

4301, rue Saint-Denis  
Mont-Royal  
(514) 499-3656

À Toronto

912, rue Young  
(416) 515-7700

**LE ROBERT**  
DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

**R**

72,95 \$  
57,95 \$

**LAROUSSE**  
GRAND DICTIONNAIRE  
FRANÇAIS ANGLAIS  
ANGLAIS FRANÇAIS

49,95 \$  
34,95 \$

**LE PETIT ROBERT**  
DICTIONNAIRE ILLUSTRÉ DES NOMS PROPRES

**R**

LE NOUVEAU PETIT ROBERT DES NOMS PROPRES

74,95 \$  
58,95 \$

**HARRAP'S**  
French-English  
Anglais-Français

**SHORTER**  
DICTIONARY/DICTIONNAIRE

44,95 \$  
34,95 \$

**LE PETIT LAROUSSE**  
ILLUSTRÉ  
1996

64,95 \$  
49,95 \$

**LE ROBERT & COLLINS SENIOR**

**R**

44,95 \$  
34,95 \$

Prix en vigueur jusqu'au 31 octobre ou dans la limite des stocks disponibles.

# LIVRES

## ESSAIS ÉTRANGERS

### Le manifeste du parti futuriste



ANTOINE ROBITAILLE

CREATING A NEW CIVILIZATION, THE POLITICS OF THE THIRD WAVE

Toffler, Alvin & Heidi, Atlanta, Turner, 1995, 112 pages. Disponible en français chez Fayard. Créer une nouvelle civilisation: la politique de la Troisième Vague Fayard, 162 pages

Toute idéologie accouche un jour ou l'autre d'un manifeste. C'est-à-dire d'un livre habituellement court, contenant une pensée suffisamment claire et simple pour être transformée en recommandations concrètes, voire en actions directes. Un texte, aussi, où l'on sépare souvent l'humanité en catégories (habituellement deux) nous permettant de distinguer les croyants des impies.

Alors qu'on croyait les idéologies mortes, voilà qu'un manifeste nous rappelle leur pérennité. En effet, Alvin et Heidi Toffler viennent de publier *Creating a New Civilization, the Politics of the Third Wave*.

Non pas que ce court livre soit dénué d'intérêt. L'effort des Toffler pour définir le passage de la modernité à la postmodernité (concepts qu'ils résument au demeurant) comporte des éléments concrets valables.

On trouve de l'intérêt, notamment, dans le cœur du propos, soit l'impact sociologique de la révolution de l'information. Les auteurs défendent efficacement la théorie selon laquelle nous entrons dans une société du «savoir» (traduction imparfaite de *knowledge*). Dans cette «nouvelle ère», la matière première est grise, l'innovation et les «bonnes idées» (commercialisables) font foi de tout. Les cols bleus n'y forment plus la majorité des travailleurs. L'économie a des rapports de plus en plus ténus avec la matière. Ce qui est intangible, information ou service y prendra bientôt toute la place.

Ce propos est central à la compréhension de notre monde et les Toffler ont le mérite de l'avoir formulé d'une façon simple et accessible.

Mais est-ce un discours vraiment nouveau? Combien d'économistes, de sociologues et d'auteurs de toutes les disciplines ont fait de tels diagnostics?

Domage, la seule originalité des Toffler, c'est la systématisation du propos. Sa transformation en une sorte d'idéologie. (Plutôt rétrograde de la part de penseurs qui se targuent d'avoir les deux pieds dans l'avenir!)

Oui, idéologie. Comment appeler autrement une pensée qui prétend à l'explication globale et complète des choses? Qui propose une explication de l'histoire simple et totale et qui insiste pour dire qu'hors de cette vision, point de salut? (Newt Gingrich, qui signe la préface, y affirme que c'est «l'incapacité d'appliquer le modèle tofflierien de la troisième vague qui a plongé la politique américaine dans la frustration, le négativisme, le cynisme et le désespoir»). Comment nommer autrement une théorie qui prétend détenir la clé universelle de la logique du social?

#### Une philosophie de l'histoire

L'axe principal de la théorie des Toffler consiste en une philosophie de l'histoire. Celle-ci est tout imprégnée (voire prisonnière) de la métaphore des «vagues». Concept au demeurant jamais clairement défini. On comprendra qu'il s'agit grosso modo d'époques historiques comportant leur propre logique.

Les Toffler n'hésitent pas à diviser l'histoire du monde en trois vagues, qu'ils distinguent clairement la première, marquée par l'agriculture. La seconde, industrialiste, où les sociétés se massifient. La troisième, actuellement en développement, est celle de la révolution de l'information, caractérisée par la complexification, la formation de réseaux, la «dé-massification».

Voilà qui est censé expliquer (les auteurs l'affirment à plusieurs reprises), l'évolution historique dans tous ses aspects: la famille, les relations de travail, les relations



avant-propos de NEWT GINGRICH

Fayard

amoureuses, l'ensemble du quotidien, de l'économie, des conflits politiques. La théorie des vagues pourrait même éclaircir les «transformations de nos consciences». (?)

L'idée est donc simple: lorsque les technologies changent, les modes de production changent aussi. Les rapports de pouvoirs s'en trouvent transformés et la société est affectée dans tous ses aspects. Le déterminisme économique et matérialiste est direct et total.

#### Ambiguïté fondamentale

Au reste, un spectre hante les Toffler: le futur, cœur de leurs préoccupations depuis leur fameux *Choc du futur* de 1970. Pourtant, dans *Creating a New Civilization*, comme dans leurs bouquins précédents, il règne autour de cette notion une ambiguïté aussi cruciale qu'agaçante. Ici encore, le lecteur en vient à réclamer des définitions. En effet, qu'est-ce que le futur selon les Toffler?

J'ai cru en distinguant deux sens pour le moins contradictoires. Souvent, les Toffler donnent à croire que le futur est un état inéluctable à venir. Aucune volonté humaine ne peut empêcher son avènement. La vague passera, alors «préparez-vous».

Parfois cependant, le futur nous est dépeint comme quelque chose d'éminemment souhaitable. Presque une utopie, qu'il faudrait penser et pour laquelle il faudrait lutter. Car la route vers cet avenir radieux serait bloquée par d'affreux rétrogrades «réfractaires aux changements».

En somme, *What do the Tofflers want?* On ne le sait trop! Je me risque à penser que, pour eux, ce qui sera est ce qui devrait être. Parce que le futur et les changements sont bons en soi. Que la pelouse est toujours plus verte dans l'avenir. Moyennant, bien sûr, qu'on accueille ce futur sans rechigner, sans condition et avec enthousiasme. Ceux qui y résistent finiront dans les poubelles de l'histoire. Comme les Soviétiques, «entrés en collision fatale avec le futur».

Bref, les vagues «tofflieriennes» incarnent le changement. Mais elles consistent aussi en une sorte de mode de pensée et de mouvement politique.

D'ailleurs, selon les Toffler, chaque vague créerait des êtres humains complètement distincts. Aucun dialogue possible entre un homme de la deuxième vague et un autre, issu de la troisième. Leur logique est différente, leur humanité est incompatible. Bref, j'extrapole et je comprends qu'étant de la troisième vague, rien ne me sert de lire Platon puisqu'il relève de la première!

D'ailleurs on trouve, à la fin du livre, une lettre fictive que les Toffler adressent, prétentieux, aux pères fondateurs des États-Unis. A ces derniers, les futurologues lancent, simplistes, que les solutions qu'ils ont conçues furent merveilleuses, à une certaine époque, mais que tout cela est terminé aujourd'hui et qu'il faut que la démocratie devienne semi-directe et électronique!

Non seulement le futur hante les Toffler, mais je crois qu'il leur est vraiment monté à la tête.

## LES PETITS BONHEURS

### Un début à tout



GILLES ARCHAMBAULT

L'INFLUENCE D'UN LIVRE Philippe Aubert de Gaspé fils, Présentation, chronologie et bibliographie de Claude Lemay. Bibliothèque québécoise, 161 pages

À intervalles irréguliers, cette chronique fera place aux rééditions en poche d'œuvres québécoises. Il m'a donc paru normal d'inaugurer cette pratique en traitant d'un roman que l'on considère comme le premier en date de la littérature d'ici.

Disons-le tout de suite: il s'agit d'une petite chose assez curieuse fortement inspirée par la lecture des romans anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il y a des lourdeurs dans le récit des tribulations de Charles Amand, qu'a bouleversé la fréquentation d'un livre, *Le Petit Albert*. L'ouvrage en question est centré autour de la recherche de la pierre philosophale. Il appert toutefois que c'est à cau-

se de ces gaucheries justement que le roman est attachant. Philippe Aubert de Gaspé fils a à peine 22 ans lorsqu'il rédige son récit. A cet âge on peut avoir des lectures, on a rarement de la maturité. *L'Influence d'un livre* est l'œuvre d'un écrivain intelligent qui ne fait pas dans la dentelle. Paru en 1837, année marquée par la rébellion que l'on sait, le roman n'a rien à voir avec le contexte politique de l'époque. Il s'agit bien plutôt d'une intrigue rocambolesque comme on en trouve chez Eugène Sue ou Walter Scott. Chacun des chapitres comprend un élément de suspense, technique pratiquée par les auteurs de feuilletons romanesques du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais comment expliquer que l'on parvienne malgré tout à ne pas trop s'ennuyer à la fréquentation de cette œuvre? J'avancerais avant tout la jeunesse de l'auteur, dont on n'arrive pas toujours à démêler les intentions. Est-il aussi naïf qu'il paraît ou s'agit-il au contraire d'astuces déguisées? La crédulité excessive de Saint-Amand nous fait sourire. Il y a aussi les hors-d'œuvre assez fréquentés dans un récit pourtant bref. Ces apartés à vrai dire ont souvent plus d'intérêt que la trame maîtresse. La réalité est toujours vue à travers le prisme des lectures. Les personnages ont la vérité relative de ceux qui les ont inspirés.

Philippe Aubert de Gaspé fils avait beaucoup lu. Il cite en exergue de

chaque chapitre des auteurs anglais et français. Écrivant avec abandon, il ne se prive d'aucune liberté. Il domine son récit. Au dernier chapitre, par exemple, il nous confie: «L'épouse d'Armand, dont nous n'avons fait nulle mention dans le cours de cet ouvrage, parce qu'elle ne prit aucune part aux événements que nous avons décrits, mourut peu de temps après le mariage d'Amélie.» Cette liberté d'allure tranche sur le ton un peu compassé de la plupart des écrits de l'époque.

Il est probable que Philippe Aubert Gaspé fils aurait pu devenir un écrivain complet. Sa mort à 27 ans a sans aucun doute privé le Québec d'une voix importante. Et s'il avait vécu dans un autre milieu, il aurait pu donner cours à un talent plus proche de Diderot et de Fielding que des mauvais auteurs catholiques sanctionnés par les autorités ecclésiastiques du temps.

Dans son texte de présentation, Claude Lamy fait état d'une réédition révisée de ce roman, pourtant fort chaste, entreprise par l'abbé Casgrain en 1864. L'écclésiastique voulait que l'on cache les seins, qu'ils soient ou non visibles. Il croyait vraiment à l'influence des livres. Tout juste les voulait conformes à l'idée qu'il se faisait du monde. On est loin de la littérature. Mais que penser de ce premier roman québécois? Plutôt du bien. Il faut un début à tout.

Hélène Dorion

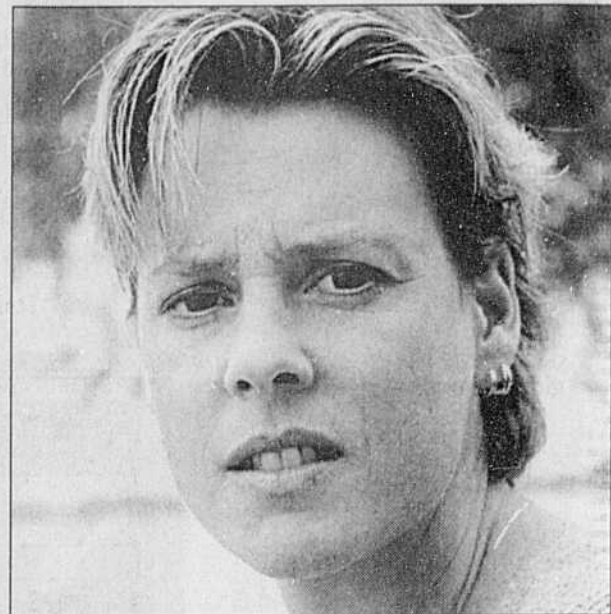
### Sur les routes de l'infini

BENOIT LACROIX COLLABORATION SPÉCIALE

Autrefois c'étaient surtout les philosophes qui s'interrogeaient sur la finitude humaine. Aujourd'hui et depuis quelques mois, ce sont les poètes, dont Gaston Miron disait déjà qu'ils étaient tous ou presque tous des prophètes. Dans le contexte d'une recherche de sens, dans la mesure et la démesure, et jusque dans le désordre réel ou apparent de la vie quotidienne, s'inscrit un des derniers messages de la poétesse Hélène Dorion, dont on sait qu'elle est une des sages responsables des éditions du Noroît. Ajoutons que *L'Empreinte du Bleu* de lui mériter le prix The Alcuin Society (1995).

*L'Issue, la résonance du désordre* — 58 pages aux éditions du Noroît — accorde à la poésie le double rôle philosophique d'une recherche à partager et d'une sagesse à interroger: quelle est cette fragilité partout présente «comme une voix enfin entendue / de ce qui tremble en nous»? Quelle est cette «mémoire qui ne sait plus où se poser»? Que faire quand l'absence elle-même est vide? Pourquoi les choses s'enfuient-elles ainsi? Quel est ce murmure continu du temps qui passe? Qui se souvient où vont nos silences? Et cet horizon qui dure? Fermer les yeux! Oublier! Est-ce possible? Et si même le vide de dieu n'a pas d'écho? Mais par quel chemin neuf imaginer l'infini? D'où vient ce désir entre les espaces intérieurs? Ces murmures du temps qui s'en va? Quels sont ces «trajets d'éternité que nous ignorons»?

C'est ainsi que le poète marche à côté de ses souvenirs, un peu comme jadis de Saint-Denis Garneau marchait à côté d'une joie. Faut-il consentir à jamais à l'obscurité? cultiver nécessairement le blanc en mémoire? Ou risquer de nouveaux départs? Bien sûr, chacun lit la réalité à sa façon; il demeure qu'il n'est pas facile de scruter l'essentiel de sa vie, sa mémoire, son passé, sa tristesse, ses espoirs, et sans tricher. A l'horizon de ces propos intenses,



Hélène Dorion

quelques trouées de lumière. Non, ses textes ne sont pas tristes. Au contraire. La manière dont notre auteure interroge la poésie elle-même, ses mots, ses images, voire ses aînées, fait que le poème s'oriente vers l'inouï et ainsi, je dirais, «le présent est livré à l'éternité». Ici et là, des issues, des sentiers, la joie à apprivoiser, la beauté qui guérit de tant d'infortunes, et, qui sait? un visage au bout duquel.

Tout en délicatesses verbales, à voix basse, à pas feutrés, Hélène Dorion s'avance à contre-jour, en lutte contre l'oubli, et jusqu'au bout du silence; elle nous invite poétiquement à la méditation essentielle, celle d'un espace infini, «un espace sans espace».

### Mort à crédit

PULP Charles Bukowski, traduit de l'américain par Gérard Guégan, Paris Grasset, 265 pages

MARCEL JEAN

Il faut se méfier des écrivains qui continuent de publier après leur mort. Souvent, leurs romans ne sont plus que les fantômes de ce qu'ils ont été.

Il en va ainsi de Charles Bukowski, dont le dernier opus, *Pulp*, porte précisément sur un écrivain qui continue de hanter les librairies de Los Angeles alors que tous le croient mort. Cet écrivain, c'est Céline, qui poursuit son voyage au bout de la nuit déguisé en vendeur d'assurances.

Le détective privé Nick Belane, l'antihéros du roman, est mandaté par la Grande Fauchuse pour retrouver Céline. A cette enquête s'en grefferont d'autres, qui le mèneront sur la piste d'une poule de luxe, d'une extraterrestre nommée Jeannie Nitro et du mystérieux Moineau écarlate. Toutes ces «affaires» trouveront leur conclusion dans la mort, à la satisfaction de la vaillante Fauchuse.

Voyant sans doute sa fin approcher, Bukowski a tenu à livrer dans *Pulp* une suite de variations sur le thème de la mort. On y retrouve l'humour caractéristique de l'auteur, ainsi que sa singulière façon de décrire les tourments de l'existence. Cependant, alors qu'il s'attaque à la littérature de genre pour la première fois (en l'occurrence le polar façon Chandler), Bukowski éprouve une réelle difficulté à construire un récit qui tienne la route. Dans son hommage à la littérature de gare, l'auteur

s'égare. Ainsi, *Pulp* est un livre banal, dont l'intrigue semble progresser par grands coups de pied au derrière. De là à parler d'un roman insatisfaisant parce qu'inachevé, il n'y a qu'un pas que nous amorcerons en laissant au lecteur le soin de le compléter s'il le juge nécessaire.

Car, bien entendu, personne n'avouera que ce livre n'était pas vraiment terminé à la mort de son auteur. On ne saura probablement jamais si Bukowski, malade, a été en mesure de mener son manuscrit à terme. On doit donc s'en tenir au résultat qui, malgré certains moments de grâce, n'arrive pas à convaincre.

Moment de grâce lorsque, atablés dans un débit de boisson, Belane et Lady Death démasquent Céline en l'amenant à sortir son permis de conduire; après avoir génialement trompé la mort pendant plus de trente

ans, Céline sera victime d'un vulgaire pari d'ivrogne. Moment de grâce lorsque Bukowski, indomptable pilier de bar, décrit l'atmosphère qui règne dans ces lieux où le temps est suspendu, où la vie ne tient qu'à un drink et où le glaçon qui fond dans votre verre vous rappelle pourtant que tout est éphémère.

Ces moments, donc, permettent au meilleur Bukowski de s'exprimer. Ils permettent à une singulière philosophie de prendre forme, au détriment de toute progression dramatique. Mais l'auteur échoue à doter l'ensemble du texte de la structure qui ferait de *Pulp* un polar efficace. De sorte que le roman est tirailé, voire disloqué, entre les nécessités du genre et les digressions qui font d'habitude la qualité de l'écriture romanesque du vieux Buk.

**BEST-SELLERS**

CETTE SEMAINE CHEZ **RENAUD-BRAY**

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. UN ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, de Michel Tremblay — éd. Leméac
2. LE COLLECTIONNEUR, de Christine Brouillet — éd. La Courte Échelle
3. CHOSSES CRUES, de Lise Bissonnette — éd. Boréal
4. LE POIDS DES OMBRES, de Marie Laberge — éd. Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. MAMAN LAST CALL, de Nathalie Petrowski — éd. Boréal
2. ET DIEU CRÉA LES FRANÇAIS, de Louis-Bernard Robitaille — éd. RD
3. LES HOMMES VIENNENT DE MARS, LES FEMMES VIENNENT DE VÉNUS, de John Gray — éd. Logiques

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE MONDE DE SOPHIE, de Jostein Gaarder — éd. Le Seuil
2. L'ÎLE DES GAUCHERS, de Alexandre Jardin — éd. Gallimard
3. CE QUE VIVENT LES ROSES, de Mary Higgins Clark — éd. Albin Michel
4. L'ALCHIMISTE, de Paulo Coelho — éd. Anne Carrière

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LA PROPHÉTIE DES ANDES, de James Redfield — éd. Robert Laffont
2. PETIT TRAITÉ DES GRANDES VERTUS, de André Comte-Sponville — éd. PUF
3. LA TENTATION DE L'INNOCENCE, de P. Bruckner — éd. Grasset

LIVRE JEUNESSE

1. CAMILLE LA CHENILLE, de Antoon Krings — éd. Gallimard, coll. Giboulée

LIVRES PRATIQUES

1. GÎTES DU PASSANT AU QUÉBEC 95-96 — éd. Ulysse
2. PINARDISES, de Daniel Pinard — éd. Boréal
3. GÉNÉALOGIE DES ROIS DE FRANCE, de Claude Weizler — éd. Ouest France

COUP DE COEUR

1. TROP SENSIBLES, de Marie Desplechin — éd. de l'Olivier

5219, chemin de la Côte-des-Neiges 342-1515 4301, rue Saint-Denis 499-3656  
5117, avenue du Parc 276-7651 1474, rue Peel 287-1011  
912, rue Young, Toronto

ACHÈTE ET VEND AU MEILLEUR PRIX

**L'ÉCHANGE**

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD, ITEMS RARES ET DE COLLECTION

3694 St-Denis, Montréal Métro Sherbrooke 849-1913 CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt Métro Mont-Royal 523-6389

Librairie **GALLIMARD**

la Ligue des droits et libertés et la librairie Gallimard vous invitent à rencontrer

**Taslima Nasreen**

le dimanche 17 septembre 1995 de 15 heures à 17 heures

3700, BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTRÉAL, H2X 2V4  
TÉLÉPHONE : 514.499.2012 FAX : 514.499.1535  
E-MAIL : libgalli@infobahnos.com

# LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Une moisson d'albums québécois

### VITRINE DU LIVRE JEUNESSE

**Mystère et boule de poil!**



**MYSTÈRE ET BOULE DE POIL!**  
Jean-Pierre Guillet  
Illustrations: Bruno Saint-Aubin  
Héritage jeunesse  
Collection libellule

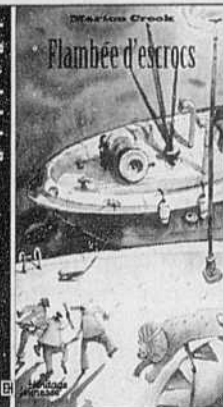
Que se passe-t-il à l'école Saint-Euzèbe? Mystère et boule de poil! Explosion de farine, poursuite d'animaux, branle-bas à la bibliothèque... Ça rigole ferme à l'école! Pourtant, tout devient plus inquiétant quand le concierge aux gros muscles et la directrice aux allures de sorcière d'en mêlent... Liette mène son enquête.

**Lia et les sorcières**



**LIA ET LES SORCIÈRES**  
Danielle Simard  
Illustrations: Philippe Béha  
Héritage jeunesse  
Collection libellule

Lia est une petite fée. Elle vit au Royaume de Saugrenu avec les lutins, les ogres, les fées et les sorcières. Lia a déjà rencontré un humain et elle a bien ri quand il lui a parlé de... baguettes magiques! Comme tous les Saugrenusiens, Lia ignore que les fées et les sorcières d'autrefois faisaient de la magie. Mais, voilà qu'un livre caché depuis mille ans est découvert au fond d'une cave. Un livre de recettes magiques. Pour sorcières seulement.



**FLAMBÉE D'ESCROCS**  
Marion Crook  
Illustrations: Stéphane Jorisch  
Héritage jeunesse, Collection alli-bi

Après leur aventure dans *Filon d'or pour un filou*, voici que Megan et Ricky, inséparables, se retrouvent sur le grand fleuve Fraser. Pour eux, les vacances d'été commencent. Quel plaisir de monter sur le puissant remorqueur d'oncle Bob et de l'aider à manœuvrer des cargos immenses, ces édifices flottants construits pour la mer. La partie de plaisir, découvriront les jeunes lecteurs, se transformera rapidement en tourmente. Une flambée d'escrocs s'acharnera sur l'oncle Bob...  
Gisèle Desroches



**La petite fille qui détestait l'heure du dodo**

Texte de Marie-Francine Hébert • Illustré par Marisol Sarrazin

la courtois échelle

GISELE DESROCHES

La fin de l'été a amené sa moisson d'albums québécois. Dans la corne d'abondance, on retrouve, entre autres, une toute nouvelle collection aux éditions La courtois échelle. Il était une fois, dont la venue constitue une réponse intelligente aux contraintes de production d'un secteur en difficulté. Format habituel (24 pages) à couverture molle (8" 1/2 X 8" 1/2), la collection présente des récits consistants jumelés à des illustrations pleine page soignées, offerts à des prix avantageux: 4,95 \$.

La petite fille qui détestait l'heure du dodo nous entraîne dans une amusante fantaisie de moutons à démolir et de loup à affronter. D'une part, l'imaginaire de l'enfant, laissée à elle-même à l'heure du coucher et, d'autre part, les exhortations à dormir des parents provenant de la chambre voisine, se répondent et s'influencent mutuellement en donnant lieu à des interprétations suaves et inattendues. «Tu ne dors pas encore, mon gros loup?» provoquera ainsi la panique des moutons que la fillette tente vainement d'aligner dans le but de les compter. Ce conte charmant constitue une invitation sans pareil au sommeil et aux rêves doux.

Le Grand Voyage de Marco et de son chien Pistache est l'aventure fantaisiste et surprenante d'un petit garçon qui faisait tout ce qu'on lui disait, prenant au pied de la lettre les injonctions les plus folles telles que: «Va donc faire un tour aux îles Mouk-Mouk!». Une fugue en barque se solde par un naufrage et la rencontre d'un énorme poisson orange qui présente à Marco, pour le rassurer, sa carte de Président des Gentils Poissons. Une montgolfière et un vaisseau fantôme plus tard, Marco échoue sur une île et, désespéré, se rend aux conseils de son chien qui se révèle plus sage que lui. Les couleurs et les perspectives saisissantes des illustrations contribuent grandement au plaisir de cette randonnée fantastique.

À propos de plaisir, voici que Roger Paré nous offre son 7<sup>e</sup> album de la série Plaisirs: C'est le retour de Souris-Lili et de Souris-Mimi qui révent, devant la mappemonde, de voler comme des oiseaux. Photos souvenir de la jungle ou visite sur la lune à dos de chat, l'envolée merveilleuse progresse à coup de rimes et d'illustrations tendrement fantaisistes. Le titre retenu, *Plaisirs de vacances*, laisse cependant perplexes, car il n'y est question ni de baignade ni de flâneries (thème déjà traité dans *Plaisirs d'été*), mais plutôt de plaisirs de voyages.

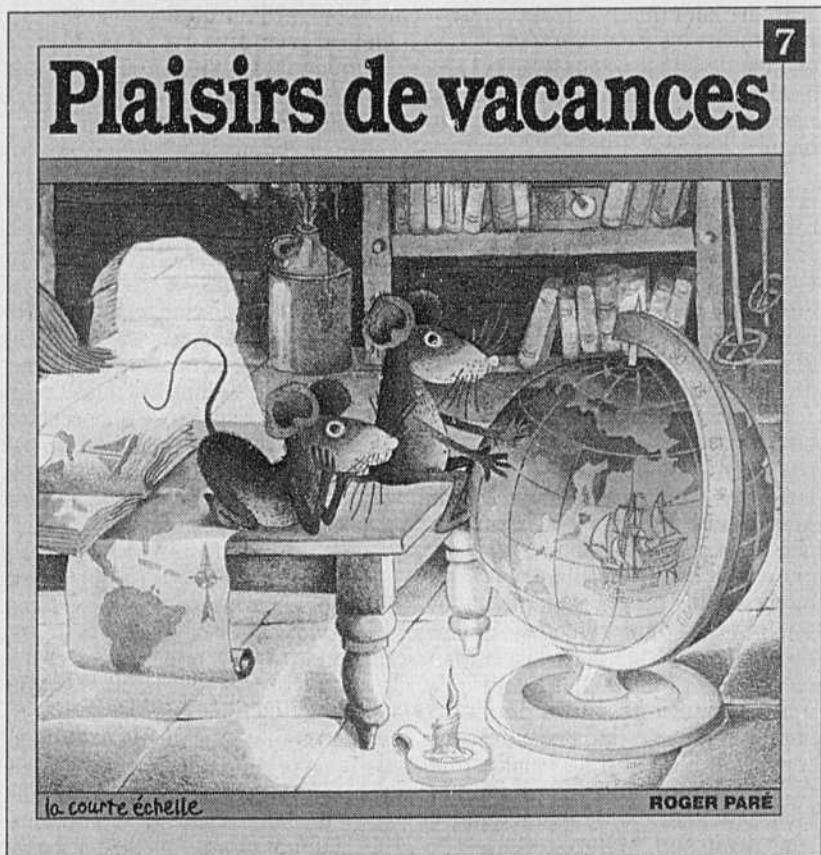
Des éditions du Raton laveur, nous proviennent deux albums fort réussis. Le premier, *Myope comme une taupe*, a été réalisé par Roxane Paradis d'après une idée amusante de Michel Lupens. On y rencontre une vingtaine d'illustrations humoristiques d'expressions courantes concernant un animal. «Rusé comme un renard» ou malin comme un singe» reçoivent une interprétation réjouissante et inoubliable. Et la finale, qu'elle vous laisse «muet comme une carpe» ou «bavard comme une pie», ne saurait rater son effet. Le second album, *Au lit, princesse Emilie!*, nous présente un conte enlevé et drôle de Pierrette Dubé auquel la forme rimée donne un rythme et un éclat soutenu. Chaque fois que l'heure du coucher lui est signifiée, la princesse Emilie met le château sans dessus dessous. À la course, elle s'enfuit, traversant une salle après l'autre, entraînant à ses trousses roi, reine, chevaliers, armuriers affolés qui tentent de l'arrêter. Les illustrations galopantes et légères de Yayo rendent délicieusement le loufoque



**Le grand voyage de Marco et de son chien Pistache**

Texte de Sylvain Trudel • Illustré par Caroline Merola

la courtois échelle



**Plaisirs de vacances**

la courtois échelle

ROGER PARÉ

des situations. Soulignons également la naissance magistrale de la collection Bilbochet légendes (Aux 400 coups) avec la réédition d'un texte de Robert Soulières, *Le Baiser maléfique*, revu, corrigé, doté d'un glossaire et illustré par nul autre que Stéphane Jorisch. La contribution indéniable de nouvelles illustrations à cette légende gaspésienne édifiante de jeune fille séduite par le diable lors d'une veillée de Mardi Gras, ainsi que la qualité générale de l'édition (couverture cartonnée, grand format, papier) promettent à cet album une autre décennie de succès.

Mentionnons enfin le magnifique album documentaire *Montréal d'est en ouest* qui consacre le parti pris des éditions Les 400 coups pour la qualité. Chaque quartier ou pôle d'attraction de Montréal est présenté de façon dynamique dans un langage directement adressé au jeune lecteur. Des notions d'histoire, de sociologie, d'économie, d'architecture, sont servies sans douleur dans un texte substantiel contenant même à l'occasion des éléments de biographies de quelques personnages célèbres. Cependant, l'attrait premier de l'ouvrage réside dans les remarquables illustrations de Doris Barette, qui, avec un souci du détail, des perspectives recherchées et une touche d'humour bon enfant, a su rendre attrayante l'âme de la métropole. À découvrir!

**LA PETITE FILLE QUI DÉTESTAIT L'HEURE DU DODO**  
Texte de Marie-Francine Hébert illustrations de Marisol Sarrazin, La courtois échelle, coll. Il était une fois 1995, 24 pages (de 3 à 8 ans)

**LE GRAND VOYAGE DE MARCO ET DE SON CHIEN PISTACHE**  
Texte de Sylvain Trudel, illustrations de Caroline Merola, La courtois échelle, coll. Il était une fois, 1995, 24 pages (de 3 à 8 ans)

**PLAISIRS DE VACANCES**  
Texte et illustrations de Roger Paré La courtois échelle, coll. Plaisirs, 1995, 24 pages (de 2 à 6 ans)

**AU LIT, PRINCESSE ÉMILIE!**  
Texte de Pierrette Dubé, illustrations de Yayo, Raton laveur, 1995, 24 pages (de 3 à 8 ans)

**MYOPE COMME UNE TAUPE**  
Conception de Michel Lupens, illustrations de Roxane Paradis, Raton laveur, 1995, 24 pages (de 3 à 8 ans)

**LE BAISER MALÉFIQUE**  
Adaptation de Robert Soulières, illustrations de Stéphane Jorisch, Les 400 coups, 1995, coll. Bilbochet, 32 pages (de 5 à 10 ans)

**MONTRÉAL D'EST EN OUEST**  
Texte de Marie-Josée Cardinal, illustrations de Doris Barette, Les 400 coups, 1995, 52 pages (de 6 à 12 ans)

**PAS QUESTION D'APPRENDRE À LIRE SANS MES CARROUSEL**



DES ROMANS POUR LES 6-7-8 ANS TOUT EN COULEUR!



- Carrousel Mini (48 pages)**
- Le sixième arrêté #1
  - Le petit avion jaune #2
  - Coco à dos de croco #3
  - Mandarine #4
  - Dans le ventre du temps #5
  - Le plus proche voisin #6
  - D'une mère à l'autre #7
  - Tantan l'ouragan #8
- Carrousel Petits (64 pages)**
- Loulou, fais ta grande! #1
  - Un a perdu la tête #2
  - Un micro S.V.P. #3
  - Gertrude est super #4

**Héritage jeunesse**  
300, rue Arran St-Lambert, Qc J4R 1K5  
Tel.: (514) 875-0327 Fax: (514) 672-1481

QUAND IL S'AGIT DE DICTIONNAIRES, CELUI QUI A TOUJOURS LE DERNIER MOT!

**LE ROBERT**  
DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE  
**L'ÉVÉNEMENT!**  
LE NOUVEAU PETIT ROBERT  
Prix ord.: 72,95 \$ **49,95 \$**

**LE ROBERT & COLLINS SENIOR**  
DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ANGLAIS-FRANÇAIS  
NOUVELLE ÉDITION 170 000 TRADUCTIONS  
Prix ord.: 44,95 \$ **28,95 \$**

**LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1996**  
84 500 articles, 5 600 illustrations  
EN COULEURS  
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE  
Prix ord.: 64,95 \$ **39,95 \$**

**LAROUSSE**  
DICTIONNAIRE GÉNÉRAL FRANÇAIS ESPAGNOL ESPAGNOL FRANÇAIS  
Prix ord.: 49,95 \$ **37,95 \$**

**LA GARANTIE DU MEILLEUR PRIX**  
Si un concurrent annonce un livre à un prix moindre, Le Parchemin réduira ce prix de 5%\*

**le Parchemin**  
RÉDUCTION SUR TOUS NOS LIVRES À L'ANNÉE  
Prix en vigueur jusqu'au 24 septembre 1995.  
À l'intérieur de la station de métro Berri-UQAM  
tél.: 845-5243  
\* Sur présentation d'une preuve lors de l'achat - Livres en librairie - Détails en magasin

**Les samedis fous de Mille-Feuilles**  
un concours LE DEVOIR / **Héritage jeunesse**

Bonjour! Comme toi, je suis grand amateur de lecture. Participe au jeu et cours la chance de gagner un des 10 exemplaires de notre roman vedette, *Zéro les ados*, de la collection Libellule. Ton ami, Mille-Feuilles

**Zéro les ados!**  
Texte: Lucie Bergeron  
Illustrations: Dominique Jolin  
Martin est fou de joie. Le voilà rendu au camping pour des vacances en famille! Au programme, des jours et des jours de jeux palpitants, d'excursions périlleuses, de rires sans fin. Avec pour seul compagnon, son grand frère Antoine. Mais soudain l'orage éclate. Son frère ne veut plus jouer avec lui et même l'abandonne: Antoine est amoureux. Martin se fâche, s'emporte, mais ne se laisse pas abattre. Personne n'a le droit de lui voler son grand frère! Aidé de son fidèle assistant, son chien Torchon, il se lance avec fougue dans une nouvelle opération secrète.  
Attention, campeurs et campeuses, l'agent Martin est de retour avec son *Zéro les ados!*

**Au camping, deux sauterelles s'amuse à faire une course sur les roches.**

- La sauterelle numéro 1 fait des bonds de 3 roches et chaque bond prend 2,7 secondes.
- La sauterelle numéro 2 avance par bond de 2 roches et chaque bond dure 1,5 secondes.

**Laquelle arrivera en premier sur la 12<sup>e</sup> roche?**

Poste ta réponse avant le 8 octobre 1995 et cours la chance de gagner un des dix exemplaires de *Zéro les ados*, de la collection Libellule. Inscris ton nom, ton âge, ton adresse complète et le numéro du jeu. Les dix gagnants seront choisis au hasard parmi les bonnes réponses, le 12 octobre 1995 à midi. Les règlements détaillés du concours sont disponibles au siège social des éditions Héritage.

Les Éditions Héritage inc.  
Concours LE DEVOIR/éditions Héritage  
300, rue Arran, Saint-Lambert (Québec) J4R 1K5

## L I V R E S

## Le nationalisme, c'est la guerre

JOCELYN COULON  
LE DEVOIRVOYAGE AU BOUT DE LA NATION  
Jean Daniel  
Éditions du Seuil, 1995, 194 pagesLE DÉCHIEMENT DES NATIONS  
Sous la direction de Jacques Rupnik  
Éditions du Seuil, 1995, 286 pagesLA MULTINATION  
L'AVENIR DES MINORITÉS EN EUROPE  
CENTRALE ET ORIENTALE  
Stéphane Pierré-Caps  
Éditions Odile Jacob, 1995  
337 pagesHISTOIRE DES PEUPLES  
D'EUROPE CENTRALE  
Georges Castellan  
Éditions Fayard, 1994, 528 pagesL'EUROPE CENTRALE ET BALKANIQUE  
Sous la direction de  
Philippe Lemarchand  
Éditions Complexe, 1995, 287 pages

Au tout début de l'année, François Mitterrand, encore président de la République française, a livré devant le Parlement européen son testament politique et sa vision de l'Europe. À quelques mois de son départ de l'Élysée, il n'a pas fait dans la dentelle en parlant de la résurgence des nationalismes qui menace la construction européenne. Il a clairement exprimé son choix «pour une Europe des nations, contre celle des nationalismes» et il a averti les députés que «le nationalisme, c'est la guerre».

En bon connaisseur de l'histoire, Mitterrand avait à l'esprit les éternelles divisions entre pays européens qui ont toujours ensanglanté le continent jusqu'au milieu du siècle. Il avait aussi les yeux rivés sur l'Allemagne, la nouvelle superpuissance européenne, qui, laissée à elle-même, pourrait redevenir dangereuse. Selon Mitterrand, c'est dans une Europe unie, sinon unifiée, que ses citoyens pourront éviter de céder aux dérives politiques et ethniques d'antan.

Mais le nationalisme, est-ce vraiment la guerre? Oui, répond aussi le directeur du *Nouvel Observateur*, Jean Daniel, dans un petit essai de souvenirs et de réflexions sur les leçons qu'il tire des convulsions de ce siècle. Pour Jean Daniel, le nation-

lisme semble être un brochet de ressentiments qui mène droit au conflit. «Contrairement à la formule fameuse, écrit-il, ce n'est pas le capitalisme, c'est le nationalisme qui porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage». Le journaliste français aimerait bien que la nation se débarrasse du nationalisme. Mais comment faire? D'abord en rappelant une idée bien gaullienne que «le territoire, le peuple, la race, l'ethnie, la religion et la langue ne suffisent pas à faire une nation». Ensuite, en y ajoutant ce que Ernest Renan décrivait comme le «vouloir vivre ensemble» qui va au-delà des différences et qui est porteur de véritables projets. Mitterrand et Daniel élargissent à l'Europe entière cette espérance de «vouloir vivre ensemble».

## Pas nécessairement un cortège de malheur

Le discours de Mitterrand et les réflexions de Daniel témoignent avant tout de l'expérience européenne et des conflits nés de la décomposition de l'Union soviétique et de la Yougoslavie. En cette période troublée de fin de siècle, l'image très négative du nationalisme semble trouver sa source dans ces soubresauts sanglants. Pourtant, le rêve des nationalismes ne conduit pas nécessairement à un cortège de malheurs. Dans *Le Déchirement des nations*, Jacques Rupnik et ses collaborateurs soulignent que les expériences nationalistes sont aussi diverses que les pays touchés. Ainsi, Rupnik écrit que «malgré les nombreux parallèles ou les phénomènes de contagion, il faut pourtant avancer avec prudence avant de mettre sous la même étiquette de réveil des nationalismes ou de déchirement des nations des manifestations aussi variées et parfois contradictoires».

Les onze textes réunis dans cet ouvrage sont à l'image de ce qu'explique Rupnik. La barbarie des nationalismes issues de l'ex-Yougoslavie et la dérive ethnique du nationalisme indien sont contrebalancées par le divorce de velours des nations de la Tchécoslovaquie ou par la prudente démarche indépendantiste des nationalistes québécois. Sur le Québec, d'ailleurs, Michael Ignatieff signe un texte tout en subtilités. Pour lui, le «nationalisme québécois n'est pas un nationalisme ethnique à proprement parler, mais il constitue, fondamentalement une revendication de domi-

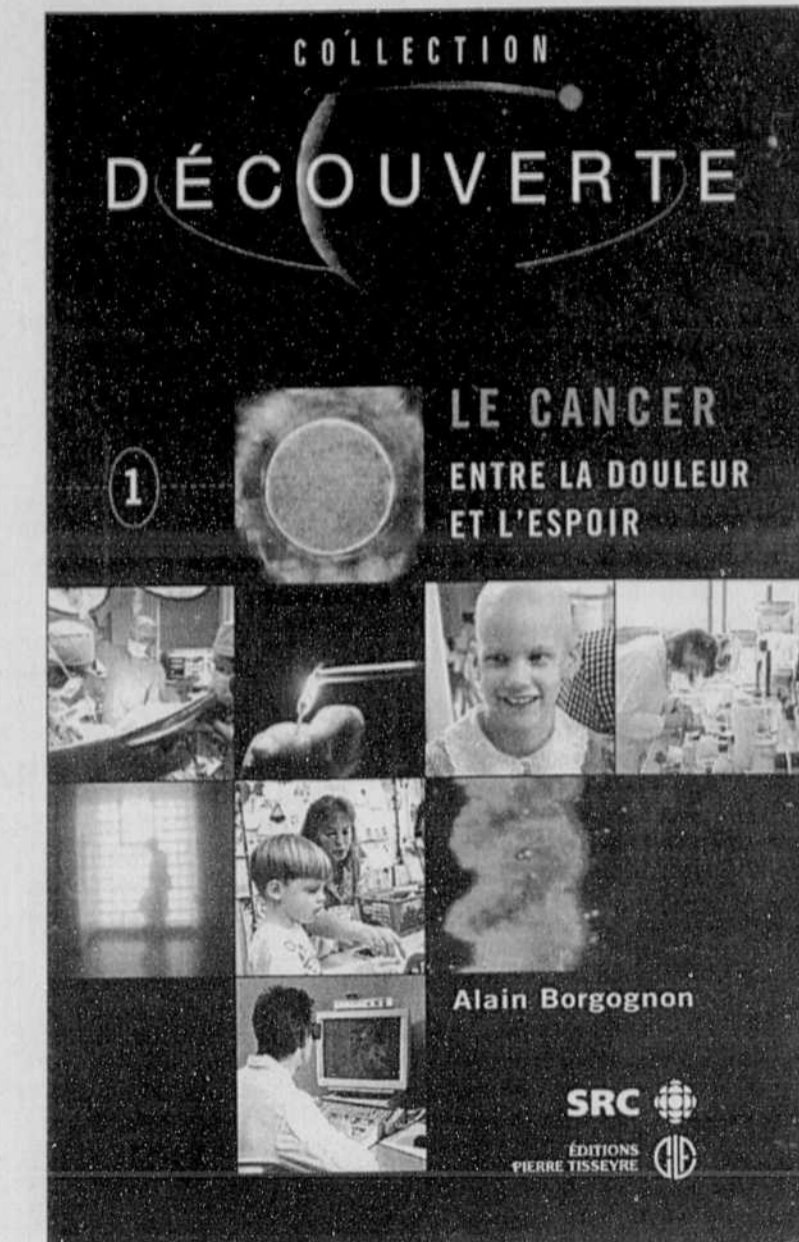
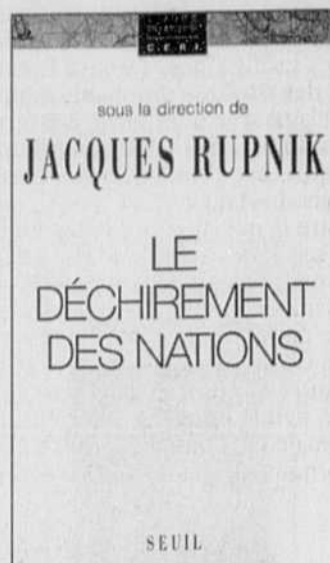
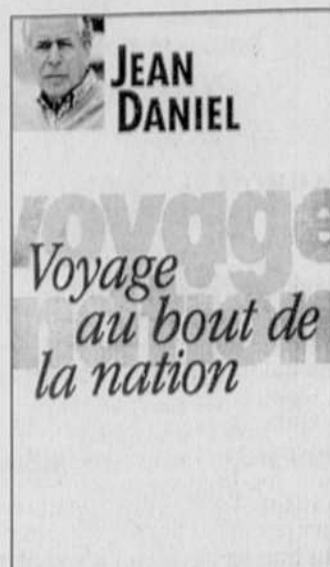
nation par la majorité ethnique». Ce qui n'empêche pas ce nationalisme d'avoir perdu son caractère revanchard. «Le nationalisme du Québec est en train de cesser d'être un nationalisme du ressentiment pour se transformer rapidement en nationalisme d'affirmation de soi, écrit-il. Son moteur n'est plus le souvenir ou le mythe de l'injustice passée; c'est le sentiment de la puissance et de l'accomplissement.» Il faut cependant espérer que ce nationalisme ne dérive pas et s'assure, comme l'écrit Jean Daniel, «qu'il ne s'agit pas d'inverser une domination, de se transformer en bourreau parce qu'on a été victime, de s'affirmer aux dépens du voisin».

Malheureusement, le processus qui transforme la victime en bourreau est bien une réalité en Europe centrale et orientale. Le nationalisme le plus rétrograde enflamme des pays entiers au nom de la pureté de la nation au sein d'un nouvel État. Stéphane Pierré-Caps se demande dans *La Multination* ce que les peuples d'Europe de l'Est pourraient faire pour éviter le nettoyage ethnique et réapprendre à vouloir vivre ensemble.

## Une autre façon de vivre l'État et la nation

Puisqu'aucun des pays d'Europe centrale et orientale n'est vraiment homogène, l'auteur constate que l'unité politique de l'État ne peut plus se confondre avec l'unité nationale. Il suggère alors une autre façon de vivre l'État et la nation. «C'est la manière d'être s'incarne dans l'idée de multination, en ce qu'elle figure une société politique composée de plusieurs communautés nationales, mais unies par la volonté de partager un destin commun.» On semble toujours revenir à Ernest Renan.

Un mot encore. Pour mieux comprendre les études de Rupnik, Pierré-Caps et leurs collaborateurs, il faut absolument lire les ouvrages de Georges Castellan et de Philippe Lemarchand. Historien méticuleux, quoique un peu aride, Castellan brosse un superbe tableau des peuples de l'Europe centrale qui ont partagé tous les grands moments de l'aventure européenne depuis plus de mille ans. Le bouquin de Lemarchand est un bel atlas d'histoire politique qui complète merveilleusement le savant exposé de Castellan.



## Charles Tisseyre lance une collection d'ouvrages scientifiques

LOUISE LEDUC  
LE DEVOIR

Les Américains, forts de leur conquête de la Lune, s'étaient juré de vaincre le cancer avant le tournant du siècle. Cinquante milliards de dollars plus tard, la cellule se rit toujours des chercheurs. «En Amérique du Nord, une personne sur trois est agressée par un cancer durant sa vie», lit-on dans *Le Cancer*, premier ouvrage d'une nouvelle collection scientifique que lancent conjointement les Éditions Pierre Tisseyre et la SRC.

Rencontrés de bon matin, Alain Borgognon, l'auteur du dossier qui a précédé le livre, et Charles Tisseyre, tous deux journalistes à Radio-Canada, vantaient sans retenue les mérites de leur «bébé». «Aucun livre de cette qualité, avec photographies quatre couleurs et papier glacé ne se vend pour aussi peu que 16,95 \$», de lancer Charles Tisseyre. Et Alain Borgognon d'enchaîner: «L'information contenue dans *Le Cancer* est vraiment à jour et vérifiée par des sommités mondiales.»

Devant l'enthousiasme des deux premiers journalistes, la troisième a vite été confinée à l'écoute active. Pas que ces messieurs, l'un issu d'une des familles les plus illustres du Québec littéraire et journalistique et l'autre, d'une politesse toute suisse, ne soient pédants. Ils sont plutôt simplement fiers de leur œuvre.

Pour le lancement de la collection *Découvertes*, Charles Tisseyre a voulu mettre la main à la pâte. «Avant, je n'avais qu'une notion abstraite de ce que c'était de faire un livre.» Pour le journaliste que le destin a aussi voulu éditeur à la mort tragique de son frère François, le successeur pressenti des éditions Pierre Tisseyre, la glace est rompue. Si le choix éditorial relevait entièrement de M. Borgognon dont les reportages sur le cancer avaient été portés à la télévision de Radio-Canada, toute la conception et le choix des photographies ont été laissés à M. Tisseyre.

Chose étonnante, presque toutes ont été reproduites à partir des reportages télévisés mêmes, avec un résultat étonnant dans ces conditions mais néanmoins beaucoup moins heureux (mais tellement plus cher, fait remarquer Pierre Tisseyre) que si un photographe professionnel avait été approché.

Surtout, *Le Cancer* relate un échec. «Au début, on cherchait un médicament miracle, puis un vaccin miracle. Maintenant, l'espoir se transpose sur la thérapie génique. De solution toute simple, il n'y en a pas parce que la lutte contre le can-

cer, c'est 1000 petites choses», observe M. Borgognon.

En clair, en se protégeant contre les effets néfastes du soleil, en se nourrissant adéquatement et en écrasant sa cigarette, c'est un cancer sur deux qui pourrait être évité. Là-dessus, M. Borgognon ne mâche pas ses mots. Il rappelle que longtemps, la guérison n'a pas été considérée comme rentable, la médecine étant aussi une affaire de gros sous. «Sur 5 \$, un dollar sert à la prévention et quatre, à soigner.»

Autre question délicate, posée en parallèle avec un émouvant chapitre sur les enfants: un médecin déploiera-t-il les mêmes efforts à sauver une personne âgée qu'un jeune de 10 ou 15 ans? «Une chose est sûre: un enfant soigné par protocole, dans un hôpital ultra-spécialisé comme Sainte-Justine, aura plus de chances de s'en tirer qu'un adulte de Rouyn.» Au fil de ses recherches, M. Borgognon a rencontré de grands chercheurs québécois à la réputation internationale, parmi lesquels des modèles de dévouement. «Le docteur Jocelyn Demers, de Sainte-Justine, a par exemple fait venir un spécialiste européen et a lui-même défrayé les coûts de son séjour de trois mois à Montréal.»

*Le Cancer*, c'est donc beaucoup de témoignages de patients, de médecins, réunis dans un ouvrage très bien vulgarisé, au style journalistique vivant. Un lointain cousin, pourrait-on dire, d'un *Que sais-je?*, en plus vivant et en mieux présenté. Pour le reste, le style est tout à fait journalistique, avec glossaire et encadrés explicatifs. Depuis les préoccupations médicales jusqu'aux questions éthiques, en passant par les traitements — thérapie génique, chimiothérapie, Alain Borgognon raisonne large, au risque de passer un peu vite sur certains sujets (notamment sur les dangers de la cigarette... des autres).

En lançant cette collection, Charles Tisseyre dit prendre un énorme risque, le seuil de rentabilité étant atteint au 5700<sup>e</sup> exemplaire, mais calculé, malgré le petit bassin de population que représente le Québec.

«De toute manière, le risque est inhérent au métier d'éditeur. Il faut que chaque auteur qui envoie son manuscrit ait sa chance. Si un auteur a le droit d'exister, il faut le publier, même s'il ne connaît de véritable succès qu'à son quatrième ou cinquième titre.»

À écouter parler Charles Tisseyre, il semble que la destinée de la maison Tisseyre est entre de bonnes mains, guidées par un feu sacré sans doute héréditaire.

## Un État réduit au profit de qui?

UN ÉTAT RÉDUIT? A DOWN-SIZED STATE?  
Sous la direction de Robert Bernier et James Iain Gow  
Presses de l'Université du Québec  
580 pages, 45 \$GILLES LESAGE  
DE NOTRE BUREAU  
DE QUÉBEC

L'État est mal en point. Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, il est discrédité et ne cesse d'avoir mauvaise presse. Les interrogations fusent de partout, sans que les réponses soient concluantes ou péremptoires.

Pour les lecteurs qui s'intéressent à ces graves questions, même en écartant quelques réflexions disparates, tirées de trois sources différentes. Un État réduit? se sont demandé plus de 20 universitaires, en examinant de près un certain nombre de dossiers de la dernière décennie, qui ont probablement continué à évoluer dans le sens de la réduction depuis lors.

«Québec inc.: la dérive d'un modèle?» Tel est le titre, aussi en point d'interrogation, du chapitre de Yves Bélanger, dans un autre collectif récent (*Québec: État et société*, sous la direction d'Alain-G. Gagnon chez Québec/Amérique).

Révolutionner l'État... Est-ce possible? Tel était, enfin, le titre du colloque tenu récemment par le Conseil de la santé et du bien-être, qui vient de rendre publics les textes des conférenciers.

L'État a-t-il vraiment été réduit? Oui, répond sans ambages le professeur André Blais, de l'Université de Montréal, au terme des études présentées, en français et en anglais, dans le collectif *Un État réduit?*, sous la direction des professeurs Robert Bernier, de l'ENAP, et James Iain Gow, de l'Université de Montréal. Pour l'essentiel, selon M. Blais, les informations dont nous disposons

confirment qu'il y a vraiment eu réduction de l'État, pour ce qui est des quatre indicateurs usuels: budget, réglementation, entreprises publiques, emploi.

Ainsi, en matière budgétaire, le processus de croissance de l'État est terminé: le choix est maintenant entre la *statu quo* ou la réduction. Depuis le colloque de 1992, la tendance se confirme selon laquelle l'État, affaibli, est contraint d'imposer plus de taxes tout en dépensant moins.

En matière réglementaire, les contraintes se sont assouplies dans plusieurs secteurs: les institutions financières (l'inspecteur général, Jean-Marie Bouchard y consacre un chapitre), les communications, l'énergie, par exemple. Dans d'autres, il est bien possible que la réglementation se soit au contraire renforcée, notamment en environnement. «La tendance globale est aux coupures, mais il y a des exceptions, et les dépenses sont à la hausse dans certains secteurs comme celui de l'environnement. On a de bonnes raisons de croire qu'il en est de même pour la réglementation. Malgré certaines exceptions, la tendance dominante est à la réduction du rôle de l'État.»

Les données sur les entreprises publiques sont encore plus claires quant à la réduction de cet instrument d'intervention gouvernementale. C'est dans ce secteur que le désengagement de l'État a été le plus marqué au fédéral. La tendance n'est guère différente au Québec, comme le montre Luc Bernier, de l'ENAP.

La tendance est la même pour le dernier indicateur, l'emploi. Les données de Carole Simard, de l'UQAM, indiquent que, depuis 1985, il y a eu réduction des effectifs dans la fonction publique fédérale. Les chiffres présentés par Iain Gow signalent plutôt un plafonnement dans le cas du Québec; en termes relatifs, cepen-

dant, c'est-à-dire en proportion de l'emploi total, il ne fait aucun doute qu'il y a déclin. Ici aussi, l'hypothèse de l'État réduit se trouve confirmée.

## Des États réduits

Le prof Blais conclut donc, de toutes ces données convergentes, que l'État, tant canadien que québécois, a été réduit. «Certes, cette réduction est bien relative; la présence de l'État demeure considérable. Il y a également des contre-tendances, des secteurs où l'intervention s'est au contraire accrue. Cela ne doit cependant pas nous faire perdre de vue la tendance dominante, qui est celle d'un déclin de la place de l'État au profit du marché.»

Ces conclusions sont, évidemment, contestées par d'autres experts et chercheurs, y compris dans ce même collectif: pour plusieurs, quelques petits changements ici et là n'affectent pas la tendance fondamentale de l'État à augmenter la réglementation, par exemple au sujet de la sexualité (sida), le sport (enquête du juge Dubin), même en matière de langue (la loi 178 au Québec). Ce qui incite d'ailleurs Leslie A. Pal à conclure que le débat relatif à la réduction de l'État est un faux débat, et que les États-providence modernes, stables, ne croissent ou ne diminuent pas autant qu'ils réalignent, reconfigurent et, à l'occasion, se transforment et se métamorphosent.

L'évaluation et l'analyse des efforts de l'État pour s'adapter aux nouveaux contextes n'est donc pas facile. Aussi, la contribution de ce collectif est remarquable et devrait être poursuivie et enrichie par des recherches subséquentes.

D'autre part, dans son chapitre «Québec inc.: la dérive d'un modèle» (in *Québec: État et société*), le professeur Yves Bélanger, de l'UQAM, signale qu'en voulant à tout prix créer sa propre économie, le Québec a

dans une certaine mesure laissé l'arivisme, l'opportunisme et une certaine médiocrité prendre le contrôle de l'économie.

Au moins deux reprises au cours des trois dernières décennies, soit au début des années 1960 et lors du retour de Robert Bourassa en 1985, l'entreprise privée québécoise a eu l'occasion d'exercer son leadership. Dans les deux cas, ce fut un échec. Ce sont encore les institutions de propriété communautaire (Fonds de solidarité, Desjardins, sociétés d'État) qui ont fourni les meilleurs outils de développement et qui, par leur engagement dans le soutien de l'emploi, ont le plus aidé à la lutte contre le chômage.

Avec pertinence, note le chercheur, la gestion récente des affaires publiques démontre que le renoncement de l'État n'a en rien aidé à l'avancement de la cause économique des Québécois. Et remarque M. Bélanger, il n'est pas évident qu'on parviendra à améliorer la situation, par exemple, en poussant plus loin l'expérience des privatisations.

M. Bélanger conclut ainsi. «Québec inc. ne semble aller nulle part présentement parce qu'on a abandonné les efforts visant la formulation d'une vision. Il faut donc résister aux modes, à la démagogie anti-étatiste et, pour retrouver le sens perdu des intérêts de la communauté québécoise, revenir à un point d'équilibre qui permettra de tirer le meilleur du dynamisme, de la capacité d'adaptation et du potentiel de création d'emploi de l'entreprise privée, tout en préservant la capacité de l'État non seulement de rédiger des rapports et de faire exécuter des études, mais de planifier et d'orienter le développement économique.»

Refaire l'État, est-ce possible? La question est là, lourde. Une seconde révolution tranquille, qui viendrait non pas détruire, mais compléter la première?

Un nouveau service  
de boîtes vocalesLES PETITS PLAISIRS  
RENCONTRESAnnoncez gratuitement  
(514) 985-2507POUR PLACER UNE ANNONCE GRATUITE,  
il suffit de prendre une boîte vocale gratuite et d'enregistrer votre annonce.

- 1- Composez le (514) 985-2507, avec un téléphone à tonalités
- 2- Écoutez les instructions, vous recevez un numéro de membre et un code d'accès
- 3- Enregistrez votre annonce vocale

## POUR RÉPONDRE AUX ANNONCES

- Notez le numéro de l'annonce
- Composez le 1-900-451-6528

Des frais de 2,18\$ la minute seront portés à votre compte de téléphone

## POUR RÉCUPÉRER VOS MESSAGES

- Composez le 1-900-451-6528
- Entrez votre numéro de membre suivi du code d'accès

Des frais de 2,18\$ la minute seront portés à votre compte de téléphone

POUR SAVOIR GRATUITEMENT  
SI VOUS AVEZ DES MESSAGES

- Composez le 985-2507
- Entrez votre numéro de membre suivi de votre code d'accès.

## LES ARTS

ARTS VISUELS

## Goya et l'art coup de poing

Le Metropolitan Museum consacre une exposition époustouflante au maître espagnol

MAURICE TOURIGNY  
CORRESPONDANT  
DU DEVOIR À NEW YORK

Le coup d'envoi est donné! Après l'été au ralenti ou presque figé, voilà que New York retourne à ses bonnes habitudes: abondance, excès et rapidité. Le Metropolitan Museum emboîte le pas avec une immense exposition consacrée à l'œuvre de Francisco de Goya (1746-1828); 350 dessins, peintures et gravures pris à même la collection du musée illustrent les divers tons, les essais et les ratés du maître espagnol.

Il ne faut pas s'attendre à y trouver les grands chefs-d'œuvre de Goya des musées d'Europe, puisqu'il s'agit d'une exposition de la collection du Met; donc peu de peintures, beaucoup de gravures et de lavis. Le Met a aussi décidé de débattre la question de l'authenticité de ses *Majas* au balcon; une salle entière est réservée à des panneaux explicatifs expliquant le pour et le contre de l'attribution de la fameuse toile à Goya. La salle contient aussi une autre version de ce même tableau, celui-ci dont la «paternité» n'a jamais été contestée. Une salle de portraits mêlant de vrais Goya et

des œuvres signées par ses imitateurs et ceux qu'on croit être des membres de son atelier, bien qu'on ne possède pas de preuves que Goya ait maintenu un cercle de collaborateurs.

Tout cela est bien intéressant et prouve clairement que les petites guerres entre les musées font partie du monde de l'histoire de l'art. Mais l'essentiel de l'exposition se situe ailleurs. Si les peintures de commande de Goya, devenu peintre officiel du roi d'Espagne en 1786, marquent un moment important de l'art de leur siècle, c'est plutôt dans ses dessins et gravures que Goya a exprimé sa vision artistique. Et là, le Met nous gâte!

## Dénoncer l'oppression

Dès la première salle, le Met choisit une série de gravures des années 1778-1780. La plupart sont des portraits élégants, dans la tradition de l'époque, et des eaux-fortes inspirées de Velasquez. Et soudainement, au bout d'une vingtaine d'œuvres, *El agarrotado* ou *Le garrotté*, une gravure qui, malgré la jeune trentaine de l'artiste, fait preuve d'une maturité extraordinaire et qui rompt avec son style précédent et même avec l'art de son



No se puede mirar (One Can't Look), de la série Les Désastres de la guerre, de Francisco de Goya.

PHOTO METROPOLITAN MUSEUM OF ART



God Save Us from Such a Bitter Fate, de l'Espagnol Francisco de Goya.

PHOTO METROPOLITAN MUSEUM OF ART

temps. *Le Garrotté* nous montre un prisonnier ligoté à une chaise, dans une attitude de souffrance, tenant un crucifix dans ses mains. L'œuvre semble être la première incursion de Goya dans le monde sombre de la douleur, de la torture et de la guerre et devient ainsi une gravure annonçant les grandes séries qui suivront et que le Met offre au fil de ses salles.

Le musée expose les albums de dessins de Goya de la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le cahier dit de Madrid contient des dessins d'inspirations diverses. Les allégories sont nombreuses, «la générosité et la mesquinerie», «l'humilité et la fierté», et côtoient les sujets au ton décidément réaliste. Goya s'intéresse à une foule de sujets; il dessine avec humour les ivrognes et les scènes de fête, les enfants au jeu et les musiciens. Il ne recule pas devant les scènes les plus sordides; dans sa série *Los Caprichos*, 80 eaux-fortes, un des clous de la collection, il s'arrête à la misère hu-

maine et à ses manifestations: *La Chasse aux dents*, par exemple, nous montre une femme dégoûtée par son propre geste de voler les dents d'un pendu. *Los Caprichos* date de 1799 et contient des images qui tiennent du surréalisme; des gravures intitulées «cauchemars», des épisodes de la mythologie grecque et diverses images de rêves nous propulsent dans un monde à mille milles des gravures réalistes de Goya. *Le sommeil de la raison produit des monstres* dépeint un homme endormi sur un pupitre alors que volent autour de lui hiboux, chauves-souris et créatures imaginaires plus ou moins effrayantes.

Mais rien ne prépare à la force de la série à laquelle Goya travaille de 1810 à 1823: *Les Désastres de la guerre*, 80 eaux-fortes dont il tire plusieurs impressions. Le Met possède une édition complète de la première édition, comme dans le cas des *Caprichos*. Réactions de l'artiste aux invasions napolé-

niennes, *Les Désastres* jette sur la guerre un éclairage qu'aucun artiste n'a osé montrer jusque-là. Plus de soldats nobles, d'officiers conquérants, de chevaux imposants. Goya ne sert pas d'idées patriotiques, il choisit de montrer comment les êtres sont affectés par les combats. Il se concentre sur la douleur, la brutalité et l'horreur de la guerre. Il ne nous épargne aucune mutilation et met en scène les exécutions les plus laides. Il souligne le rôle des femmes parfois héroïques dans le désir de soulager leurs semblables de ces conditions monstrueuses.

Malgré la grande économie du dessin, Goya arrive à exprimer comme peu l'ont fait avant et après lui ce que Zola décrira dans ses romans du XIX<sup>e</sup> siècle; la guerre n'est plus qu'un outil de souffrance et les massacres n'ont aucune résonance de grandeur, le tout n'est qu'une autre forme de l'oppression et de la volonté de contrôle de l'humain.

Ceux qui se passionnent pour les

représentations de la corrida dans les arts visuels seront servis ici. 33 gravures réunies sous le titre *Taurromachie* et quatre lithographies de la série *Les Taureaux de Bordeaux* font partie de l'exposition. Plusieurs de ces images communiquent l'agitation et la frénésie de la corrida; le mouvement des hommes dans l'arène, la course de la bête sont rendus avec finesse et un souci marqué d'exactitude. Il n'est pas facile de monter une exposition de gravures. La taille restreinte des œuvres, les dessins des deux côtés de la page des cahiers ont forcé les conservateurs à déployer des mises en place astucieuses, des éclairages ingénieux.

L'exposition n'est pas facile pour le visiteur non plus à cause du nombre très grand d'œuvres et bien sûr de la queue leu leu pour voir chaque image. Il faut être patient et entrer dans la danse de la visite au même pas que le reste des spectateurs. Une suggestion: se présenter au musée le matin dès l'ouverture.



## ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN (MONTRÉAL)

324, boulevard Saint-Joseph Est, Montréal  
(514) 843-3334

## Services offerts au public:

A CEOA (Centre d'évaluation d'œuvres d'art)

## GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal 849-1165  
Du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

## «JUSTE POUR LE PLAISIR»

Oeuvres choisies

HEATHER YAMADA, BRUNO TENTI, MARCEL GOHRING ET LORRAINE DAGENAI

JUSQU'AU 7 OCTOBRE 1995

MIREILLE MORENCY-LAY  
RICHARD LACROIX  
TOBIE STEINHOUSEOeuvres sur papier - gravures originales  
JUSQU'AU 15 OCTOBRE9, rue Saint-Paul Ouest  
Vieux-Montréal  
Tél.: (514) 844-3438  
Du mardi au samedi ouvert de 10 h à 18 h  
Dimanche ouvert de 12 h à 17 h

## GALERIE

ELENA LEE  
VERRE D'ART«GLACE / EAU / VAPEUR»  
ANNE FAUTEUX - JOSÉE DESJARDINS  
BARBARA STUTMAN

Jusqu'au 26 septembre

«3 X SCULPTURE»

SUSAN EDGERLEY - CAROLE PILON  
ASTRI REUSCH

Du 10 au 31 octobre

1428 OUEST, SHERBROOKE  
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3G 1K4Du mardi au vendredi de 11 h à 18 h,  
le samedi de 11 h à 17 h  
Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 844-1335

JUSQU'AU 28 SEPTEMBRE

JUDITH  
BERRI

DU 29 SEPT. AU 12 OCT.

IAN OBSON

VERNISSAGE LE 1ER OCT. À 14 H

DU 13 AU 26 OCTOBRE

PAULE LAGACÉ

VERNISSAGE LE 15 OCT. À 14 H

GALERIE

L'AUTRE ÉQUIVOQUE

333, RUE CUMBERLAND

OTTAWA

TÉL.: (613) 789-7145

Du lundi au samedi de 10 h à 17 h 30,  
le dimanche de 13 h à 17 h 30Horacio Sapere  
Sophie Lanctôt

Peintures récentes

Du 5 au 23 septembre 1995

Galerie Eric Devlin

460, Sainte-Catherine Ouest

Espace 403

Montréal H3B 1A7

Tél.: 514-866-6272

Fax: 514-866-7284

Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,  
le samedi de 12 h à 17 hAvec la participation  
du ministère de la Culture du QuébecGALERIE TROIS POINTS  
JOCÉLYNE AUMONT

## Evergon

Série «Ramboys»

Jusqu'au 30 septembre

372, rue Sainte-Catherine O., suite 520

Montréal

Tél.: (514) 866-8008

Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,  
le samedi de 12 h à 17 hLYNN CHADWICK  
SCULPTURESVERNISSAGE  
SAMEDI LE 16 SEPTEMBRE  
DE 15 H À 17 H

JUSQU'AU 7 OCTOBRE

WADDINGTON &amp; GORCE

2155, rue Mackay

Montréal, Québec

Canada H3G 2J2

Tél.: (514) 847-1112

Fax: (514) 847-1113

Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30,  
le samedi de 10 h à 17 h

## MARCEL BARBEAU

«NOUVELLES ANA CONSTRUCTION»

Du 12 septembre au 2 octobre 1995

## Galerie d'Arts Contemporains

2122, rue Crescent Montréal Tél.: (514) 844-6711

Du lundi au vendredi de 10 h à 18 h, le samedi de 10 h à 17 h

Du 10 septembre au 12 octobre 1995

## DIANE BROUILLETTE

Les saisons

## GALERIE ESTAMPE PLUS

49, rue Saint-Pierre, QUÉBEC Tél.: (418) 694-1303

## Pierre Granche

«Boris»

Jusqu'au 7 octobre 1995

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

LOUIS PELLETIER - Gravures récentes

Jusqu'au 27 septembre

CHANTALE HARVEY - Gravures récentes

Du 21 septembre au 6 octobre

MARCEL MAROIS - Gravures récentes

Du 29 septembre au 22 octobre

Galerie Madeleine Lacerte

1, côte Dinan, Québec, Qc Tél.: 1.418.692.1566

Puente Aéreo  
volet 1,  
artistes du Québec  
et du CanadaNick Brdar  
René Deroin

du 16 septembre au 7 octobre 1995

Vernissage le 16 septembre  
de 14h à 17hDu mercredi au vendredi de 12 h à 17 h 30,  
le samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vousAvec la participation du ministère de la Culture  
et des Communications du Québec.GALERIE (10<sup>e</sup> anniversaire)

Lilian

Rodriguez

3886, rue Saint-Hubert

Montréal

Renseignement: 281-8556

riverin-anogos  
ART CONTEMPORAIN

ARTISTES DE LA GALERIE - jusqu'au 10 octobre

MIMI CASTONGUAY, JOHANNE MAROIS, PETER S. CALVERT ET ARTHUR FRIEDMAN

Du 14 oct. au 15 nov.

197, Chemin du Lac d'Argent, Eastman (Québec) JOE 1P0 Tél.: 514-297-4646

Du jeudi au dimanche de 13 h 30 à 17 h 30

## JEAN-PAUL ALBINET

«Les pixels du peintre» Jusqu'au 23 septembre 1995

PIERRE BRUNEAU GUY PELLERIN

FIAC 95: Espace Eiffel-Branly, Paris Stand A 46

Du 3 au 9 octobre 1995

## Galerie Yves Le Roux

5505, boul. Saint-Laurent, suite 4136, Montréal Tél.: 495-1890 Fax: 273-8051

## «Bellezza Italica»

Photographies d'Elio Luxardo

Jusqu'au 30 septembre

Raymond Lavoie

«Salle des maquettes. Salle des études.»

Du 5 octobre au 4 novembre

## GALERIE GRAFF

963, Rachel Est, Montréal H2J 2J4 (514) 526-2616

LES ARTS

ARTS VISUELS

# Être ou ne pas être branché

*Multidisciplinaire et éclatée, la vidéo fait la preuve qu'elle est un art fluide*

MANIFESTATION INTERNATIONALE VIDÉO ET ART ÉLECTRONIQUE

Champ Libre  
L'Usine C 1345, rue Lalonde  
Du 19 au 25 septembre 1995

JENNIFER COUËLLE

**T**enez bon! Le Mois de la Photo n'en est qu'à ses débuts, ISEA95 ouvre demain et l'organisme de diffusion Champ Libre inaugurera mardi prochain la deuxième Manifestation internationale vidéo et art électronique à l'Usine C de Carbone 14. On est branchés ou on ne l'est pas. Sans parler de la programmation régulière des galeries et musées actuellement «hors circuits».

De quoi essouffler même les plus costauds. Mais bon, puisque nous y sommes, signalons d'entrée de jeu la relative parcimonie et l'appréciation de l'être humain normalement constitué dont fait preuve l'équipe de Champ Libre: l'événement ne dure que sept jours, il ne revient que tous les deux ans, les programmes, conférences et performances seront présentés à tour de rôle, évitant ainsi l'éternel conflit d'horaire des festivals, et le tout se déroule en un même lieu. C'est bref, c'est succinct et, si on se fie au succès de la première manifestation de 1993, ça promet.

Un art ouvert, la vidéo? C'est ce qu'explique le directeur artistique et membre fondateur de Champ Libre François Cormier. «Au départ, la vidéo est une forme d'art multidisciplinaire et éclatée, ses producteurs proviennent de plusieurs milieux, notamment des arts visuels, de la danse, de la littérature, du théâtre et de la musique.» Cormier lui-même a une formation en urbanisme. «La vidéo est un médium fluide qui s'impose par sa forme, poursuit-il, elle permet aux auteurs de revisiter leurs champs de création originels tout en développant un nouveau langage, une nouvelle forme d'expression. C'est aussi un médium qui est accessible en ce qui concerne les moyens de production.»

Aujourd'hui, réaliser une bande vidéo peut coûter entre 5 \$ et des millions, selon le degré d'intervention numérique (à des années lumière des premières vidéos «d'art» que réalisait il y a une trentaine d'années Nam June Paik).

D'ailleurs, les quelque 75 vidéogrammes sélectionnés parmi les 500 soumissions ont été créés à partir de tous les budgets, de même, l'âge des artistes varie de 19 ans, pour le plus jeune, à une soixantaine d'années pour

l'aîné. «Mais cette année, précise le directeur artistique, il y a beaucoup de jeunes auteurs qui en sont à leur première ou deuxième réalisation.»

À propos de la composante «art électronique» de cette manifestation, il n'y a pas lieu, semble-t-il, de craindre le glacial et l'apologie du «nouveau». Là aussi, les responsables de Champ Libre pondèrent. «Les nouvelles technologies sont pour nous un lieu de réflexion, dit Cormier, pas une passion. Il s'agit de voir comment elles s'inscrivent dans le domaine de l'art, du discours, de la société. En fait, c'est l'équilibre que nous cherchons, le pont entre une image envoyée par satellite et le besoin de rester près de nos racines, de la terre.» Par ailleurs, répondant à la sensibilité perceptive des spectateurs, une attention particulière sera portée aux dispositifs scéniques lors de la diffusion des bandes. La présentation des œuvres, paraît-il, sera conviviale et inusitée.

**Fluide**

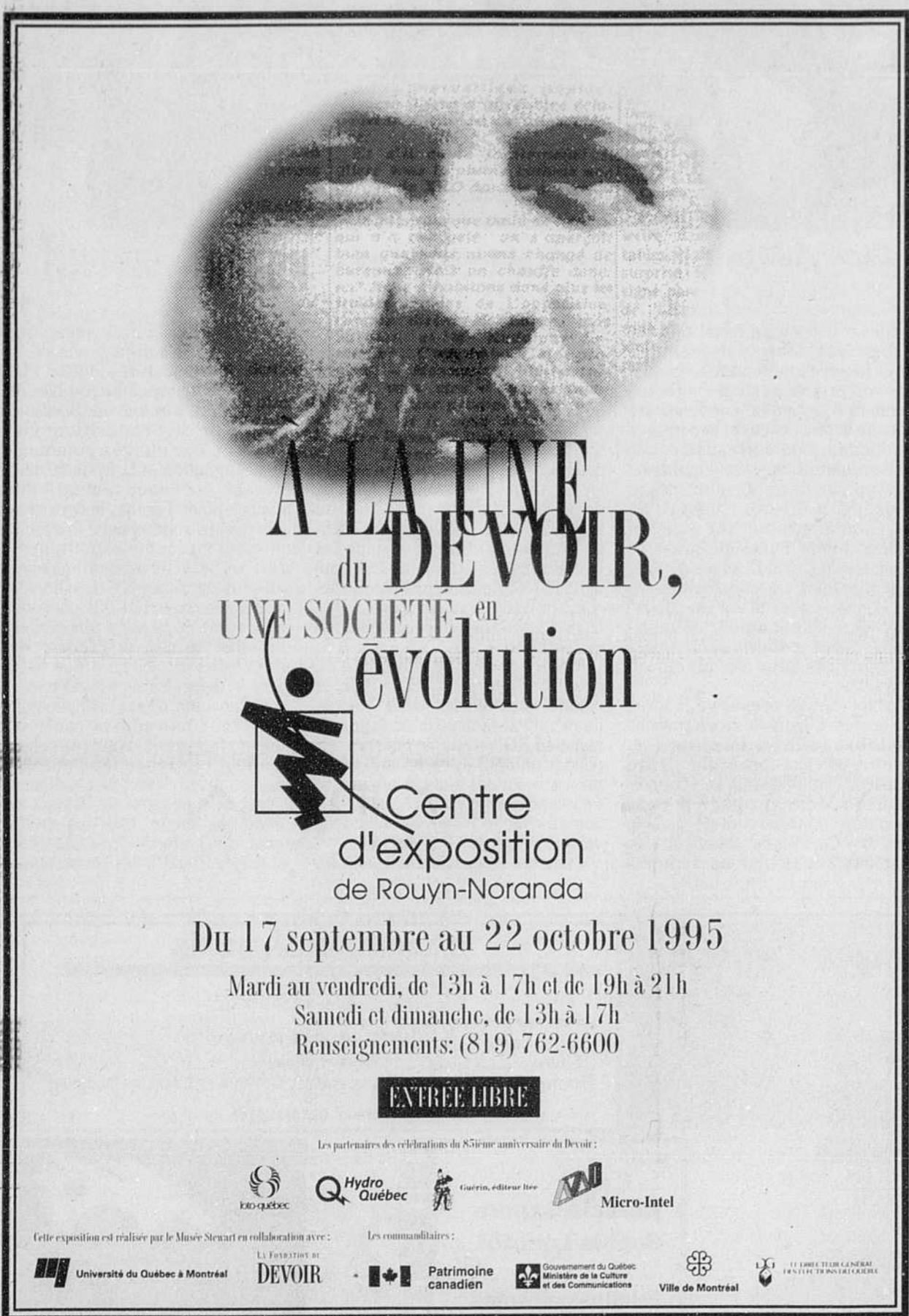
Question d'œuvres, la savoureuse *La Folia/Conceit* (25 minutes) des Flamands Stefan Franck et Bart Van Dessel est à ne pas manquer. Sorte de scénographie fluide d'un traité sur l'architecture des jardins, on est plongé dans une France galante du XVII<sup>e</sup>, avec ses «ainsi que je contemplois» et ses «alors que j'étois assis». De la rampe de l'orangerie au vestibule du château, entre les arbres et les haies, et aux pas et piroquettes d'une danse en exergue (à la fois temporelle et visuelle), la promenade est vertigineuse. Au rythme enlevant d'un Vivaldi, parfois travesti, les images, toujours instables, se succèdent avec une rapidité qui force la rétine et compresse le temps. Un discours sur l'espace, la perception et la mémoire qui fait un appel généreux à nos sens. Dommage, par contre, pour la redondance lassante de la séquence en gros plan des pieds dansants qui n'en finit plus de finir (le 22 septembre à 21h45).

Avec les images pures de *Deep* (6 minutes), la Finlandaise Milla Moilanen nous fait suivre les transformations évolutives de l'homme archétypal sous le mode sonore et saccadé du vidéo-clip. On passe du noir et blanc, qualité «épreuve argentique», à une explosion de couleurs saturées, comme s'éclipse une musique ténébreuse tout en battements (de cœur) pour faire place à du *up-beat* électroacoustique. Dans le genre «techno-pop», ce vidéogramme surréel fascine (le 21 septembre à 19h15). La caméra subjective de *Patient* (6 minutes) du Canadien Robert Hamilton nous fait goûter (sur le bout de la langue cependant) aux symptômes physiologiques et à l'isolement mental d'un Benny alité dans un hôpital danois. La symbiose avec le personnage peu engageant se fait difficilement et, en deux mots, on s'ennuie (le 22 septembre à 13h).

Pour trouver l'horaire de la Deuxième Manifestation internationale vidéo et art électronique, il suffit de faire deux pas à la librairie, au café ou au bar du coin.

«La vidéo est un médium fluide qui s'impose par sa forme. Elle permet aux auteurs de revisiter leurs champs de création originels tout en développant un nouveau langage, une nouvelle forme d'expression. C'est aussi un médium qui est accessible en ce qui concerne les moyens de production.»

L'affiche de la Deuxième manifestation internationale vidéo et art électronique réalisée par Saburo Teshigawara.



**A LA LUNE du DEVOIR, UNE SOCIÉTÉ en évolution**

Centre d'exposition de Rouyn-Noranda

Du 17 septembre au 22 octobre 1995

Mardi au vendredi, de 13h à 17h et de 19h à 21h  
Samedi et dimanche, de 13h à 17h  
Renseignements: (819) 762-6600

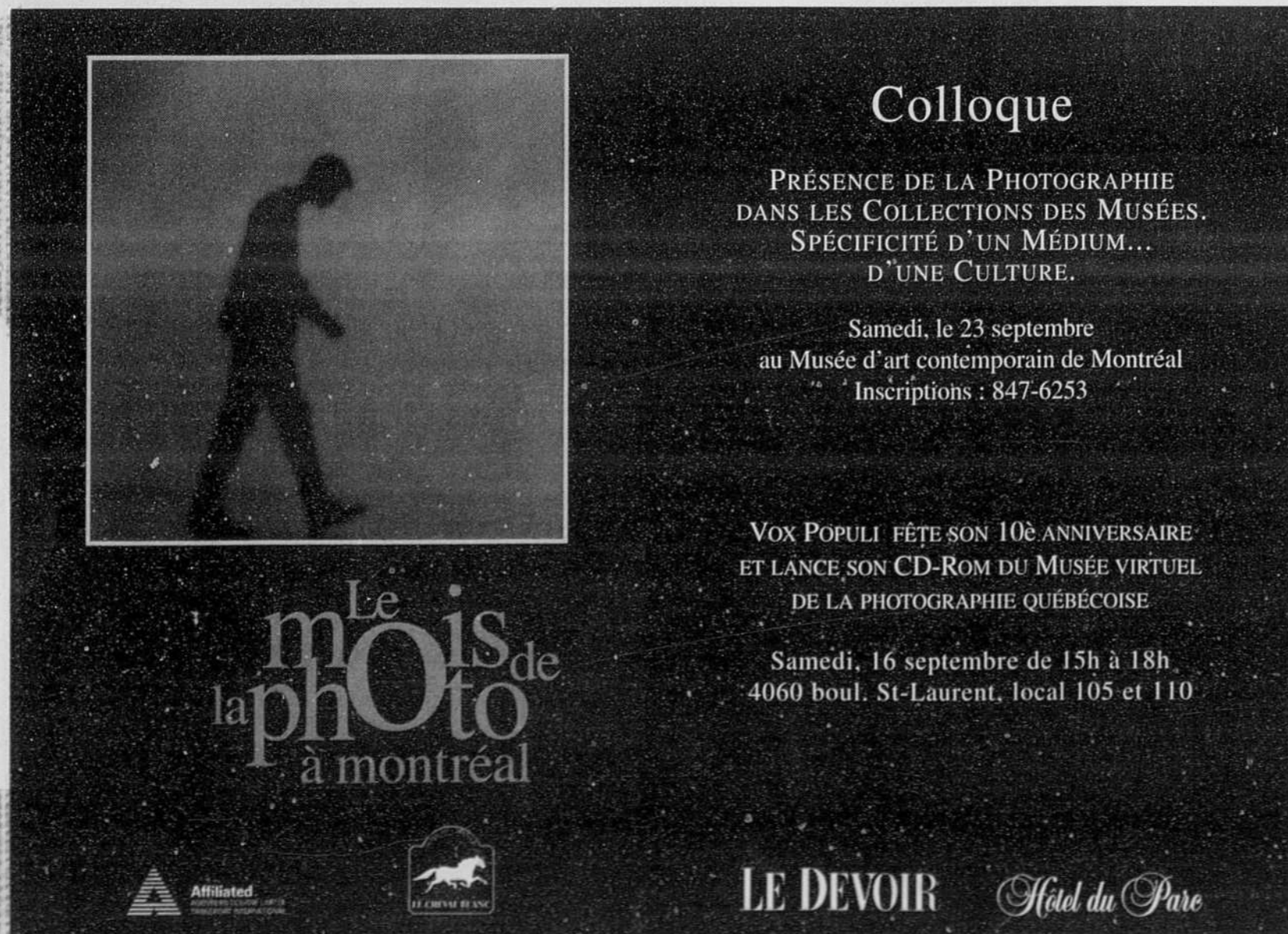
**ENTRÉE LIBRE**

Les partenaires des célébrations du 85<sup>ème</sup> anniversaire du Devoir:

Hydro Québec, Tourisme, éditeur ISEA, Micro-Intel

Les commanditaires:

Université du Québec à Montréal, LE DEVOIR, Patrimoine canadien, Gouvernement du Québec, Ministère de la Culture et des Communications, Ville de Montréal, LE LIEU DU GÉNÉRAL (MUSEUM HISTORIQUE)



**Colloque**

PRÉSENCE DE LA PHOTOGRAPHIE DANS LES COLLECTIONS DES MUSÉES. SPÉCIFICITÉ D'UN MÉDIUM... D'UNE CULTURE.

Samedi, le 23 septembre au Musée d'art contemporain de Montréal  
Inscriptions : 847-6253

VOX POPULI FÊTE SON 10<sup>È</sup> ANNIVERSAIRE ET LANCE SON CD-ROM DU MUSÉE VIRTUEL DE LA PHOTOGRAPHIE QUÉBÉCOISE

Samedi, 16 septembre de 15h à 18h  
4060 boul. St-Laurent, local 105 et 110

Le Mois de la photo à Montréal

Affiliated, LE CHEVAL BLANC, LE DEVOIR, Hôtel du Parc

Notre circuit du 30 septembre sur FÉLIX LECLERC est complet!

Réservez maintenant votre matinée du samedi 9 décembre pour fêter avec nous le 40<sup>e</sup> Salon des Métiers d'art de Montréal! conférence, petit déjeuner, visite commentée...

Informations et réservations  
276-0207 ou 259-7629

Les beaux détours  
CIRCUITS CULTURELS

**NASKO PELEV**  
Déséquilibre: peintures récentes  
du 9 au 23 septembre

**RAFAL MALCZEWSKI** (1892 - 1965)  
aquarelles et huiles  
du 14 au 28 septembre

**GALERIE DOMINION**  
1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471

• DÉCOUVERTES •

L'aventure de la science chaque mercredi.

LES ARTS

EXPOSITIONS

# De la méditation contemplative au portrait

JENNIFER COUËLLE

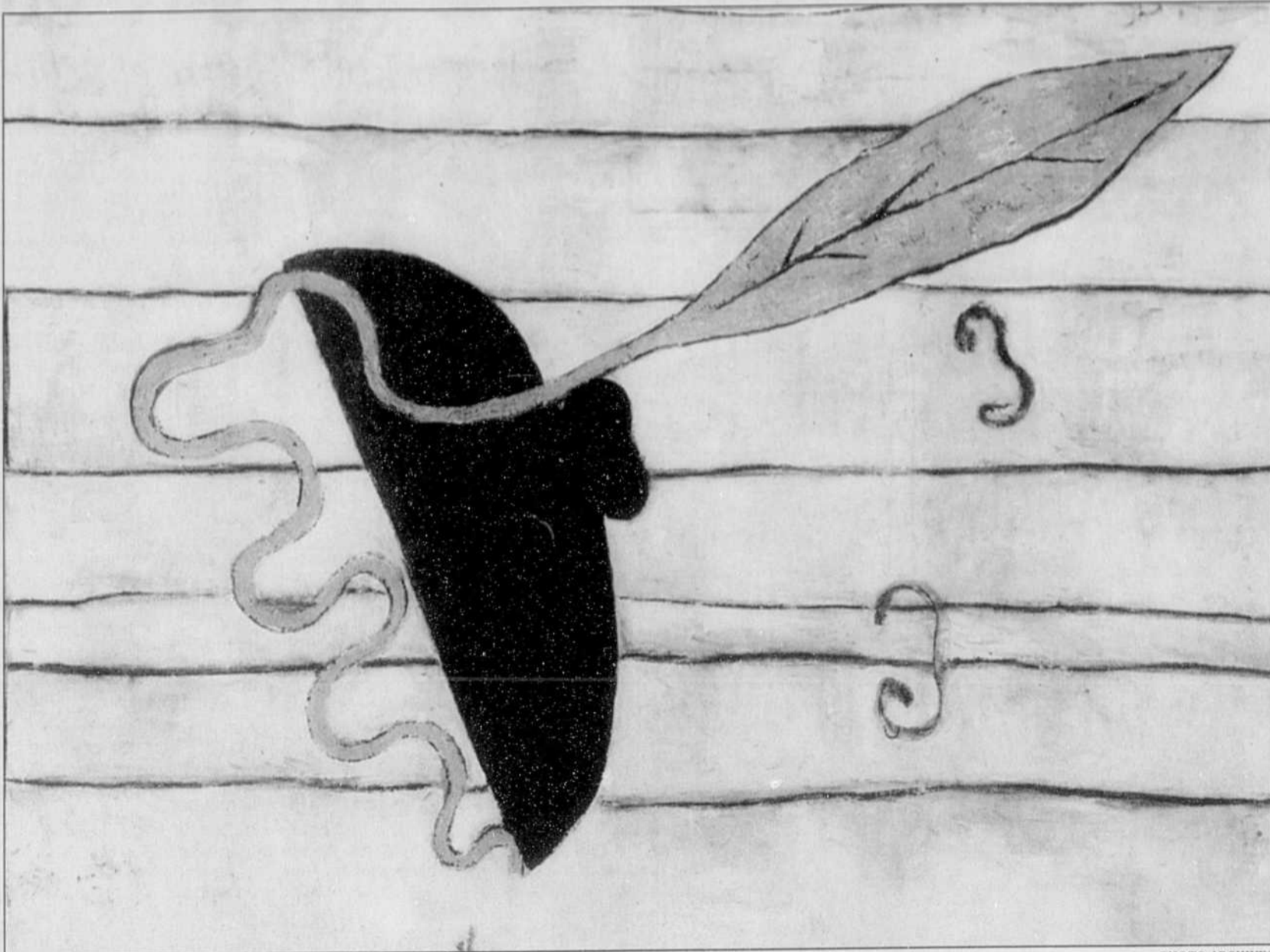
HORACIO SAPERE/SOPHIE LANCTÔT  
Galerie Eric Devlin 460, rue Sainte-Catherine Ouest Espace 403  
Jusqu'au 23 septembre 1995

C'est une peinture calme, contemplative, sans être complaisante, qui occupe actuellement la grande salle de la Galerie Eric Devlin. Elle est de l'artiste espagnol originaire de Buenos Aires Horacio Sapere, qui nous revient (car il en est déjà à sa troisième exposition personnelle à Montréal) avec une production plus épurée. Motifs schématisés et couleurs d'une terre chaude se comptent presque sur les doigts d'une seule main. Neuf toiles, la plupart de grandes dimensions, révèlent un univers personnel — toujours le même, ou son parent — visiblement rodé. Dans une tradition picturale bien ibérique, sur des fonds formellement articulés et des surfaces texturées, tantôt par un mélange de peinture et de poudre de pierre (on pense à la matière sablonneuse des toiles de Tapiés), tantôt à l'aide de sillons faites à la fourchette, et souvent avec des applications en collage, Sapere agence des moitiés de visage, feuilles et fleurs, des formes en serpentine, à la fois des tiges et sortes de cordons ombilicaux, et de minuscules maisons.

Simple? Certes, agréablement même. Simpliste, non pas, mais il reste qu'on promène notre œil d'un tableau à l'autre, qu'on scrute les surfaces riches de relief, qu'on constate l'aisance avec laquelle les couleurs impures se juxtaposent, qu'on suit le parcours ondoyant des tiges jusqu'aux visages retranchés, et puis, comme l'écrivait un auteur d'ici, tout est silence. Le silence plat d'un monde en équilibre (l'utopie, quoi), un équilibre d'autant plus enviable qu'il défie la précarité inhérente du mot par la représentation délibérément inachevée de ses acteurs (les têtes partielles et les plantes sans racines). Ces motifs incomplets n'inquiètent point. Au contraire, l'irrésolution est trompeuse.

Les univers de Sapere sont paisibles, ses visages dorment, comme s'ils portaient en eux l'assurance de connaître leur complément dans un ailleurs invisible. «Je sais bien, dit l'artiste, qui frayait jadis du côté des bouddhistes, qu'en ne peignant que des moitiés de visages, on se demandera ce qui se passe avec l'autre partie, où elle est, etc., mais la réponse est sans importance, puisque l'humanité est ainsi, fragmentée. L'union existe, cependant, elle est à faire, c'est tout.» Cela dit, on peut demander plus à une peinture, si bien campée soit-elle, que l'expression d'une philosophie personnelle résolutive. On peut souhaiter qu'elle nous bouscule, ne serait-ce que légèrement, qu'elle nous amène un peu plus loin dans notre apprentissage de la grande aventure qu'est la vie. Ici, les cartes sont jouées d'avance et l'emprise, plutôt mince.

En revanche, du côté du langage proprement plastique, Sapere joue à fond la caisse. Question de matière et de structure, ce peintre se dis-



Estructura horizontal com 1/2 y hoja, de Horacio Sapere.

tingue. La première est sciemment pétrie et la dernière s'impose par des surfaces traversées de droites horizontales ou d'ensembles géométriques qui définissent l'espace, lui donnent du coffre même. Et c'est là, dans ce mélange distinct de textures colorées et d'espaces fortement structurés, que réside l'intérêt premier de ce travail.

C'est d'ailleurs pour cela qu'on appréciera tout particulièrement les peintures les plus dépouillées de l'exposition, notamment la stylisée *Estructura horizontal com 1/2 y hoja* avec ses oreilles en clé de fa. Là, comme ailleurs, c'est la charge plastique qui fait le poids dans la balance. C'est à se demander si la sensibilité matérielle et graphique de Sapere ne le propulseront pas un jour vers une abstraction encore plus pure. À suivre, donc.

Dans la petite salle, ce sont les œuvres de la jeune peintre montréalaise Sophie Lanctôt qui ornent (et le mot est juste) les cimaises. Car si ces paysages panoramiques inspirés d'un séjour en Espagne retiennent l'attention, c'est par leur bon goût de mise. Une symphonie harmonieuse d'ocres, de jaunes cassés, de verts, de bleus et de turquoises donne le ton à des champs labourés aux perspectives renaissantes (dans les tableaux les plus grands) où il ne se passe, pour ainsi dire, rien! Et ce

n'est pas, non plus, un «rien» qui trouble ou qui fascine, même si chacun de ces lieux perdus est habité d'une robe volant au vent au bout d'un pieu à peine plus stable. Les robes-épouvantails se fondent sans émoi aux paysages chromatiques qui les absorbent. À ce titre, on préférera les gros plans de robes contre des cieus dans la série de peintures de petites dimensions — l'effet «magie» de l'énigme passe mieux. De belles illustrations pour un conte métaphysique.

LILIAS TORRANCE NEWTON  
Galerie Walter Klinkhoff  
1200, rue Sherbrooke Ouest  
Jusqu'au 23 septembre

Si les yeux sont le miroir de l'âme, le portrait est souvent le reflet d'une époque, de sa saveur, son étiquette et ses mœurs. Dans la modeste mais méritoire exposition rétrospective que consacre actuellement la Galerie Walter Klinkhoff à l'artiste Liliat Torrance Newton, c'est le portrait d'une classe respectueuse, souvent bien nantie mais se gardant soigneusement de tout ostentation, de la

communauté anglo-saxonne du Montréal de jadis. Sobriété et retenue sont de mise dans ces quelques trente portraits à l'huile réalisés entre les années 1920 et 1960.

Du haut-commissaire canadien en Angleterre Vincent Massey aux amis de l'artiste, en passant par un commandant d'escadre au visage angulaire et son élégante épouse, une institutrice, un recteur d'université et les artistes Louis Muhlstock, Prudence Howard et A. Y. Jackson qui, selon la petite histoire, aurait lui-même prêté sa main au paysage contre lequel il figu-

re, c'est un univers mesuré, formellement structuré (surtout dans les portraits des années 1920 et 1930, de loin les plus saisissants de l'exposition) que révèle les multiples visages aux sourcils en triangle de Liliat Torrance Newton. Quoiqu'on ne puisse dire que Torrance Newton était une peintre du tonnerre et que, gagnant sa vie comme portraitiste (il fallait le faire considérant l'époque et, surtout, son statut de femme), elle était contrainte à respecter certaines normes picturales, il reste que cette artiste douée avait recouru à des procédés structurels proprement modernes, notamment dans ses portraits d'amis, où elle pouvait se délester des contraintes de la commande officielle.

«Au début des années 1920, dit l'historienne d'art Esther Trépanier, Torrance Newton, était déjà saluée par la critique comme une des jeunes modernes de Montréal.» Il reste que, contrairement à ses contemporaines Anne Savage, Marian Scott et Prudence Howard, par exemple, elle est peu connue du public montréalais actuel. Vivement alors l'exposition de la Galerie Klinkhoff!

Par ailleurs, comme l'observe Mme Trépanier, «compte tenu du fait que le Musée des beaux-arts de Montréal présente relativement peu d'expositions à caractère historique d'artistes montréalais, on peut se réjouir du fait qu'une galerie privée prenne en quelque sorte la relève.» À propos de musées, soulignons que les œuvres de cette exposition ont été prêtées, entre autres, par le Musée McCord, le Musée des beaux-arts de l'Ontario, le Musée du Québec, le Musée des beaux-arts de Montréal et l'Université Bishop's.



Une œuvre de Liliat Torrance Newton.

MICHEL LAMOTHE  
Jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre  
GALERIE CLARK  
LE MOIS DE LA PHOTO  
1591, rue Clark, 2<sup>e</sup> étage - 288-4972 - jeudi au dimanche de 12h à 18h.

CIRCA  
COZIC  
AIRE  
VERNISSAGE AUJOURD'HUI 16 SEPTEMBRE DE 15h À 18h  
JUSQU'AU 4 NOVEMBRE '95  
372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248  
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30  
Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Du 13 septembre 1995  
au 11 février 1996

IMAGES D'ÉPINAL

Des images qui ne vieilliront jamais!

MUSÉE DU QUÉBEC  
Parc des Champs-de-Bataille, Québec (418) 643-2150

En collaboration avec le Musée départemental d'art ancien et contemporain, Épinal.

Heures d'ouverture:  
Lundi: fermé  
Mardi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche: 11h - 17h45  
Mars: 11h - 20h45  
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

ROCHE  
SRC

LE DEVOIR

«Pour faire l'architecte, il faut un peu de talent, oui, mais beaucoup d'autres caractéristiques.

La plus fondamentale est d'avoir une passion totale pour le travail, qui fait que vous regardez le monde à travers lui, que vous ne cessez à aucun moment d'être architecte.»

# FORMES

## DIALOGUE À L'ITALIENNE

### avec Vittorio Gregotti

SOPHIE GIRONNAY

Un vieux renard, ce Gregotti. Voilà l'image que j'en garde. L'architecte italien, qui a 68 ans et la feuille de route d'un grand maître mais la silhouette concentrée d'un lèste animal, passait récemment à Montréal pour présider le jury des prix d'excellence annuels de l'Ordre des architectes du Québec (on dévoilera les résultats en novembre). Les débats ont été menés rondement par cet homme pressé qui, entre deux avions («Je ne souffre jamais du décalage», dit-il), semble obsédé par l'idée de ne pas perdre de temps. Vif, présent, aigu, malicieux, matos au besoin sans qu'il n'y paraisse, il se prête au jeu des questions dans une apparente détente — il faut bien que le charme italien exulte — mais bat les secondes d'un pied qui trépigne. Dans un français parfait d'exquis citoyen d'Europe, il laisse échapper ça et là, par éclairs, par jeu, un infime péché de fausse modestie à l'italienne: «Nous sommes trois associés, l'un s'occupe de planification, l'autre de design, et moi, je fais le maçon...»

Ce... maçon dirige un bureau de 130 personnes, réparties entre Lisbonne, Berlin, Venise et Milan. Ces derniers cinq ans, Gregotti Associati a construit, entre autres brouilles (centres culturels, universités, e tutti quanti), les stades de Barcelone, Nîmes et Gènes. «De nos jours, l'architecte subit un tas de pressions, dont la pire est cette notion selon laquelle il est important d'avoir du succès, de s'affirmer personnellement. L'ambition, la compétition sont les éléments les plus difficiles à mettre de côté au moment où on est devant un travail, où on doit cerner les problèmes de fond, les résoudre, en partant chaque fois de zéro.»

La conception du métier, faite d'ascèse intellectuelle et d'humilité, Vittorio Gregotti la défend sur moult tribunes internationales, en tant que conférencier, professeur et directeur de la prestigieuse revue *Casabella*. «J'écris pour m'aider à réfléchir sur les problèmes que je croise dans le cours de mon travail concret», affirme-t-il. Avec un éditorial par mois depuis 1952? «C'est important de continuer, parce que *Casabella* est la seule revue qui soit encore aux mains d'architectes et non pas de professionnels de l'information. Il faut soutenir cette position pas objective, passionnelle et passionnée.»

#### Un croisé qui rit

Sous sa barbe blanche taillée ras, Vittorio Gregotti est un croisé qui rit. Sa croisade? Se faire le champion de «la simplicité, la précision, l'organicité et l'ordre», ces «quatre vertus démodées que l'architecture à succès de ces dernières années semble avoir oubliées» (comme il le disait encore lors d'une conférence à Paris en janvier dernier). A la défense de dame Rigueur, Gregotti se plaît à pourfendre et à mettre à mal le déconstructivisme, les murs croches, les pics et bouts de métal qui dépassent et autres foleries à la mode. S'agit-il donc d'une guerre ouverte? «Une guerre déclarée, oui, absolument!», confirme-t-il, plein de jubilation. «Parce que je crois qu'il faut partir des choses concrètes, des conditions, des hommes, et depuis ce point de départ utiliser ou construire un certain langage. Alors que de faire des exercices sur le langage seul, c'est une voie qui ne pardonne pas.»

Serait-il contre la fantaisie? «Non, justement, puisque je suis contre le geste gratuit, je suis pour la fantaisie, dans le sens structurel du terme. Le philosophe allemand Walter Benjamin dit que la fantaisie, c'est de savoir voir entre les choses et comprendre les relations entre elles. La fantaisie, c'est la capacité de pénétration.» Mais pourtant, toutes ces constructions signées Gregotti, toujours si sobres et si carrées, si sévères... «Alors parce qu'on fait des lignes courbes on est fantaisiste? Non, c'est pas nécessaire. On peut avoir la fantaisie avec les lignes droites. Ça n'a rien à voir avec la géométrie. Mettre au clair des secrets qui sont là et que personne n'avait vus avant ça, c'est la fantaisie! Les écrivains font ça très bien...»

De toute évidence, où il y a de l'action et du débat, il y a du plaisir pour Vittorio Gregotti, qui fit ses premières armes dans l'immédiate après-guerre, époque de l'antifascisme et de la reconstruction. L'engagement politique, les idéaux de gauche dominaient alors toutes les discussions et les

consciences: «Notre idéal, c'était la modernité. On croyait, très ingénument, pouvoir imaginer, avec l'industrie, une production pour les gens et pas contre les gens. Moi je suis assez fier de ça. J'ai moins d'illusions, mais en tant qu'architecte il faut de toute façon toujours croire qu'il y a une possibilité de transformation, qu'il y a une alternative.»

Quand on lui demande ce qui vient de lui, personnellement, dans les créations issues de son bureau, il répond: «Le minimum, j'espère. C'est le fruit d'un travail collectif.» Logique: s'il est devenu architecte, au départ, c'est par esprit de contradiction, pour ne pas faire comme tous les autres mâles de la famille, industriels du textile depuis trois générations. «Mais l'univers participatif des petites usines d'il y a 50 ans a beaucoup marqué mon imaginaire.»

Pour le mieux-être des classes laborieuses, Gregotti commit comme tant d'autres, dans les années 60, l'un de ces complexes d'habitation à 20 000 logements en barres uniformes qu'on accuse maintenant de tous les maux. Mais lui ne renie rien, bien au contraire: «Ce qu'on fait avec des intentions est de toute façon bien meilleur que ce que fait la spéculation. Le temps fera justice à toutes ces choses.»

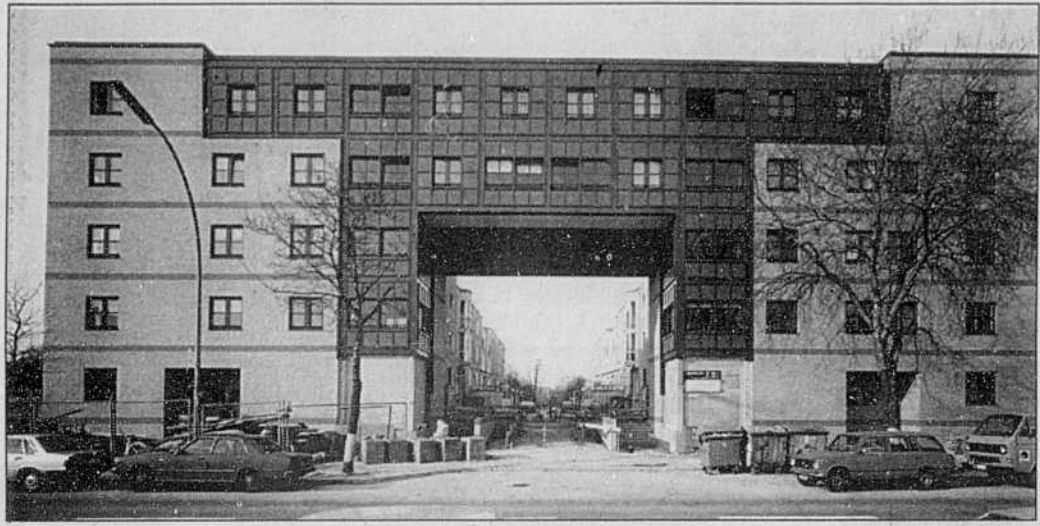
#### Dialogue avec l'existant

Vittorio Gregotti est connu surtout pour avoir été l'un des tout premiers à défendre et à propager cette conception d'une architecture qui tiendrait compte de son contexte (par opposition à l'objet-bâtiment que l'on parachute sur le sol comme une sculpture sur une table rase). Dans *Le Territoire de l'architecture*, livre déterminant paru en 1966, il développe l'idée selon laquelle le site, la géographie, l'histoire sont des matériaux comme les autres avec lesquels l'architecte doit travailler à façonner sa construction. Aujourd'hui, Gregotti parle de «dialogue avec l'existant»: «On s'applique à un problème et à un site, et on essaye de les transformer, de leur donner une certaine signification. Il s'agit d'ouvrir le dialogue avec ce qui existe, avec ce qu'il y a autour, en essayant d'avoir une idée, qui n'est pas seulement une idée d'architecture mais une idée générale de manière d'être au monde. Par exemple, pour les logements de Berlin, notre idée était d'exprimer ce nous nous trouvions dans une ville de fragments, de mémoire... Quant à la forme, elle n'est qu'un instrument qui doit découler de l'idée.»

Proche des milieux postmodernistes, où il eut des complices, Gregotti s'en écarte pourtant par sa haine de la citation et de la copie. Par son désir de trouver des solutions neuves.

Avec les années, les sites sur lesquels et avec lesquels il travaille se sont agrandis jusqu'à devenir des pans de ville entiers. Auteur de nombreux plans de réaménagement (pour le port de Venise, Turin, une zone industrielle de Milan, une partie de Nîmes, etc.), il fait du plan d'urbanisme son nouveau cheval de bataille.

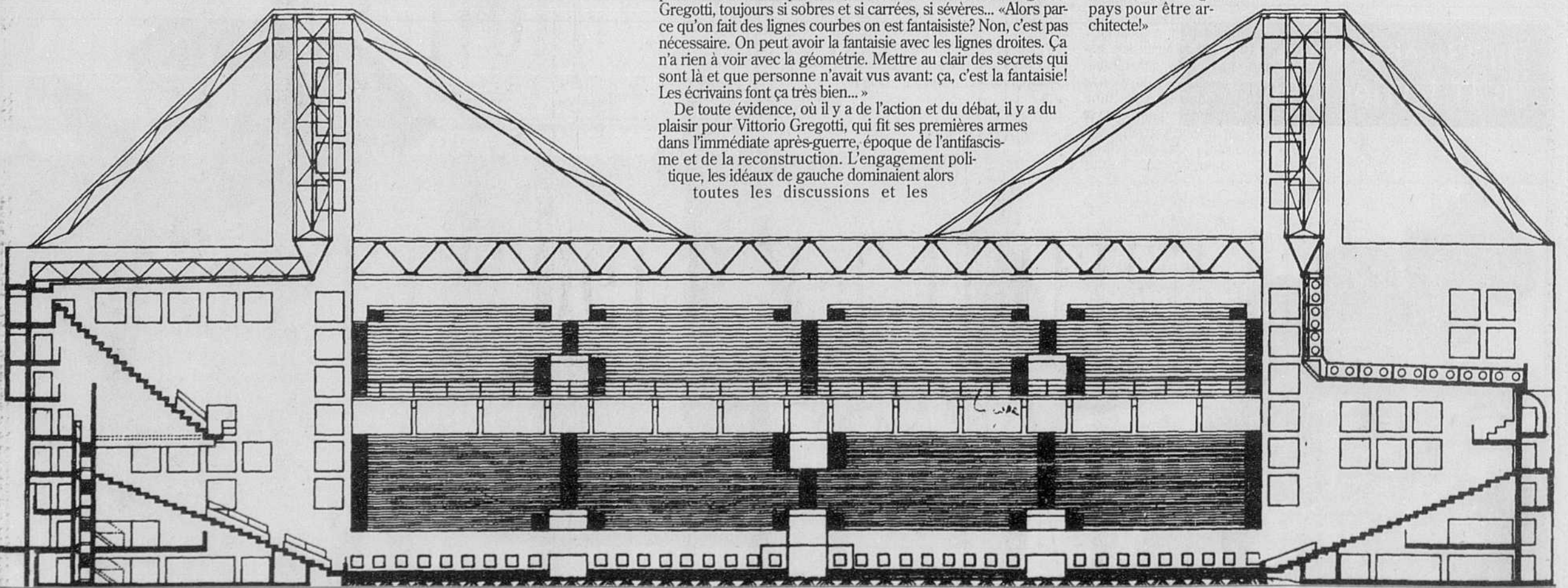
Quand même, comment un architecte, tout disposé soit-il à dialoguer avec l'ancien, peut-il espérer faire du neuf, dans la trame serrée de l'Europe? Surtout en Italie, où l'on bute à chaque pas sur un chef-d'œuvre: «Si vous avez tendance à la copie, évidemment vous êtes fichu. Mais moi, cette admiration que j'ai pour l'imagination extraordinaire, la vraie fantaisie, qu'ont eues les anciens, elle ne me décourage pas, elle me stimule. Quand j'ouvre les fenêtres de mon bureau à Venise et que je vois tant de merveilles, je me rends compte que j'ai une grande chance. L'Italie, c'est un grand pays pour être architecte!»



#### Repères

Vittorio Gregotti, né en 1927, obtint son diplôme à Milan en 1952. Il fonde Gregotti Associati en 1974 (avec Cerri et Cagnardi). Il est professeur titulaire à Venise et a enseigné à Milan, Palerme, Rio, Harvard, Philadelphie, Tokyo, Lausanne, etc. En 1974-76, il a été directeur du secteur en arts visuels et architecture de la Biennale de Venise. Il a occupé ou occupe des postes clés dans plu-

sieurs revues dont *Rassegna* et *Casabella* qu'il dirige. Il a écrit trois livres, dont le prochain: *Les Souliers de Van Gogh*. Parmi ses réalisations, on compte des complexes universitaires (Florence, Palerme, Milan et même l'Arabie Saoudite), les stades de Gènes (1990), Nîmes (1991) et Barcelone (1992), le Centre culturel de Belem, à Lisbonne, siège de la CEE... et des plans de réaménagement (Strasbourg, Venise, Nîmes, Turin).



## IDM

### Septième appel de propositions, programme de recherche appliquée en design, volet 1

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel  
3<sup>e</sup> étage  
Montréal (Québec)  
Canada H2J 2J5  
Téléphone : (514) 596-2436  
Télécopieur : (514) 596-0881

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, a pour principal but de stimuler la recherche appliquée en design. Pour ce faire, il offre un programme de contributions en deux volets.

Le volet 1 du programme s'adresse aux designers, aux partenariats entre designers et entreprises et aux entreprises qui possèdent un service

intégré de design et vise particulièrement les petites et moyennes entreprises de la grande région de Montréal.

Le volet 1 du programme favorise la réalisation de projets permettant la conception et le développement de produits novateurs ou l'amélioration, par la qualité du design, de produits existants (y compris les outils de

design). Sont admissibles les projets de recherche en design reliés au secteur industriel; à la mode; à l'architecture; à l'architecture du paysage; au design d'intérieur; au graphisme; à la production multimédia; à l'urbanisme.

Le design doit faire partie intégrante des processus de conception et de développement du produit.

#### Contributions maximales:

50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 100 000 \$.

Réception des formulaires de proposition: du lundi 18 septembre au mardi 31 octobre 1995, avant 16 heures.

Nouveaux formulaires de proposition et conditions disponibles, la semaine, de 9 heures à 16 heures, à l'Institut de Design Montréal.